

Mes représentations initiales : pour moi, le fantastique c'est

- ▶ Qu'évoque pour vous le terme fantastique ? Citez tous les mots (ou groupes de mots) qui vous viennent à l'esprit.

- ▶ En vous aidant de l'illustration suivante, déduisez de manière plus précise ce que l'on entend par « littérature fantastique ». Que ressentez-vous en regardant cette illustration ? Décrivez ce que vous voyez : le décor, les objets et personnages éventuels.



Définition.

Après avoir débattu de ce que pourrait être la littérature fantastique, il est temps de vérifier vos hypothèses grâce à une définition. Cependant, définir le fantastique n'est pas une chose aisée. Et vous allez vous en rendre compte. En effet, cette définition, c'est vous qui allez l'élaborer...

► Pour ce faire, lisez les textes ci-dessous.

Texte 1

Le cadre du récit fantastique est souvent inquiétant – le château isolé, un soir d'orage, du conte de Nodier *Inès de las Sierras* – , parfois exotique comme la Lituanie dans *Lokis* de Mérimée, mais il peut aussi être un lieu très ordinaire comme le jardin du *Horla* de Maupassant. Les personnages peuvent se trouver affaiblis : ainsi, une longue marche a épuisé le héros de *La Cafetière* de Théophile Gautier.

Les événements relèvent de l'ordre magique et appartiennent à un monde inversé : les morts et les objets s'animent (Gautier, *La Morte amoureuse*, *La Cafetière*), les êtres et la matière sont doués de pouvoirs magiques (la peau de chagrin dans le roman homonyme de Balzac), à la suite de pactes passés avec le diable. Les récits fantastiques se terminent généralement par « un événement sinistre qui provoque la mort, la damnation ou la disparition du héros » (R. Caillois, *Images, images...*).

L'écriture « fantastique » met en évidence l'oscillation permanente entre le surnaturel et le réel. L'incertitude est renforcée par la narration : le narrateur, qui parle à la première personne, est la première victime du doute qu'il communique à son lecteur. Les nombreuses figures de style (personnifications, images...) traduisent la superposition des deux univers, le naturel et le surnaturel, et ajoutent à l'hésitation.

Tout le fantastique est rupture de l'ordre reconnu, irruption de l'inadmissible au sein de l'inaltérable [quotidien].

Roger CAILLOIS*, *Au cœur du fantastique*, Encycl. Universalis

Texte 2 :

(...) Réalité ou rêve ? Vérité ou illusion ? Ainsi se trouve-t-on amené au cœur du fantastique. Dans un monde qui est bien le nôtre, celui que nous connaissons, sans diables, sylphides, ni vampires, se produit un événement qui ne peut s'expliquer par les lois de ce même monde familier. Celui qui perçoit l'événement doit opter pour l'une des deux solutions possibles : ou bien il s'agit d'une illusion des sens, d'un produit de l'imagination et les lois du monde restent alors ce qu'elles sont; ou bien l'événement a véritablement eu lieu, il est partie intégrante de la réalité, mais alors cette réalité est régie par des lois inconnues de nous. Ou bien le diable est une illusion, un être imaginaire; ou bien il existe réellement, tout comme les autres êtres vivants: avec cette réserve qu'on le rencontre rarement.

Le fantastique [...] c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel.

Todorov*, *Introduction à la littérature fantastique*, © Éditions du Seuil, 1970.

Texte 3 :

On admet d'une manière générale qu'un récit est fantastique lorsqu'interviennent dans son cours des événements, des circonstances ou des êtres dont il est impossible de rendre compte rationnellement. Aucune raison [...] scientifique ne peut expliquer ces circonstances ou ces êtres, [et], jamais la science, quels que soient ses progrès, ne pourra en donner d'explication satisfaisante. Ce sont des êtres ou des phénomènes impossibles selon nos normes habituelles, des êtres fantastiques.

Une fée, tout en étant un être scientifiquement impossible, n'est pas pour autant un être fantastique. C'est un être «féerique» ou, mieux encore, «merveilleux».

Ce qui distingue radicalement l'être fantastique de l'être merveilleux, donc le récit fantastique du récit merveilleux, c'est la peur. Le fantastique est effrayant alors que le merveilleux ne l'est que par instants et jamais de manière définitive. Certes des êtres mauvais comme les ogres peuvent apparaître dans des récits merveilleux, mais ils sont destinés à être vaincus et le sont inmanquablement. Au contraire dans les récits fantastiques, toute victoire sur les forces du mal est précaire, ces forces sont la plupart du temps invincibles.

Nous partirons de ces données encore très vagues : les récits fantastiques racontent des événements fictifs, impossibles, inexplicables et en même temps inquiétants et effrayants.

Raymond ROGÉ, *Récits fantastiques*, Larousse

- Pour chaque texte relevez les caractéristiques que l'auteur attribue au récit fantastique en complétant le tableau ci-dessous.

Qu'en est-il ...	Texte 1	Texte 2	Texte 3
... du cadre ?			
... des évènements ?			
... des personnages ?			
... des sentiments provoqués par ce genre de récits ?			

- ▶ En vous aidant des textes précédents et des notes que vous avez prises à leur sujet, tentez à présent de définir les caractéristiques générales d'un récit fantastique.

- ▶ « Un jardin dans l'île d'Arran » de G. Prévot est l'exemple même de la nouvelle fantastique. Après l'avoir lue, confrontez-la à votre définition afin de vérifier si cette dernière est complète. Reprend-elle toutes les caractéristiques du genre ? Dans le cas contraire, complétez-la en vous aidant de la nouvelle.

« Un jardin dans l'île d'Arran. »

G. PRÉVOT.

Si l'on sort de l'Irlande, en venant de Londonderry, par le Magilligan Point, on pénètre dans les eaux du canal du Nord et l'on a bientôt devant soi l'île d'Arran, île 5 écossaise de la région de Bute, qu'il ne faut pas confondre avec l'île d'Aran, au nord-ouest de l'Irlande, beaucoup plus sévère d'aspect. Prise sous un hiver d'apparence éternel, la petite île d'Aran garde sur ses 10 rochers assez de traces des luttes de l'homme et de la mer, et par conséquent assez d'algues et d'odeur d'huile de foie de morue, pour détourner le voyageur ordinaire. L'île écossaise, en revanche, est d'un abord plus 15 agréable, mais la brume y est fréquente et il y traîne assez d'histoires de fantômes pour dérouter, aux deux sens du terme, les rares étrangers qui s'y aventurent. C'est pourtant près de Kilmory, dans un vieux presbytère de 20 l'île d'Arran, que le major Friedrich Ullmann se retira pour écrire ses mémoires.

Venant des lacs et des châteaux de cette région bavaroise que hante toujours l'ombre de Louis II, le major Ullmann 25 estimait sans doute qu'il ne serait pas trop dépaysé dans une région capable encore de faire fleurir des légendes. À tout prendre, il ne ferait qu'échanger un fantôme qu'il connaissait bien pour d'autres qu'il 30 apprendrait à connaître. Surtout, il voulait mettre une distance entre sa terre natale et

lui. Ayant servi autrefois dans l'armée allemande, il avait mis un point d'honneur à s'opposer autant qu'il l'avait pu au régime 35 nazi, avait participé de loin aux rares complots contre Hitler et, pour le reste, s'était borné à traverser la guerre avec un revolver de bois, afin d'être sûr de ne tuer personne. Friedrich Ullmann était un 40 pacifiste convaincu. Une seule fois, au cours de l'hiver qui suivit l'invasion de la Pologne, il avait dénoncé un juif, David Schonberg, parce qu'il ne pouvait faire autrement. Schonberg était du reste déjà traqué à ce 45 moment-là, et puis il était vieux, et puis Ullmann devait faire la preuve de son appartenance à la race aryenne. Déjà, l'on murmurait autour de lui. Les enquêtes étaient 50 extrêmement difficiles, quand elles étaient entreprises, de les arrêter. En dénonçant Schonberg, Ullmann sauvait sa peau. C'était, lui semblait-il, un cas de légitime défense. Si maigre qu'elle fût, cette seule affaire avait 55 ôté à Friedrich Ullmann le goût de vivre en Bavière et, la guerre finie, il avait vainement essayé de trouver dans les brasseries munichoises un oubli qu'il venait, en fin de compte, près de trente ans après, quémander 60 aux landes écossaises.

Ici, dans cet ancien presbytère voisin de Kilmory, il lui semblait qu'il lui serait

facile, grâce à la pension qu'on lui verserait mensuellement à la banque, d'achever tranquillement une existence qui n'avait été que trop secouée par les événements et d'écrire ses mémoires qui lui vaudraient sans doute un regain de notoriété. En exceptant l'incident Schonberg, Ullmann dirait tout. Il savait assez de choses sur l'ancien régime pour fournir à n'importe quel éditeur la matière d'un volume épais, dénonciateur et retentissant. Il ne restait plus qu'à l'écrire.

Dans sa retraite de l'île d'Arran, Friedrich Ullmann n'était pas seul. Il emmenait avec lui sa femme, Maria, la fille d'un ancien pasteur de Lippstadt, et une gouvernante, Gisèle Beaumont, rencontrée à Paris. Ullmann avait du reste hésité un instant entre la France et l'Écosse. Une vieille habitude militaire et le goût de la solitude n'avaient pas tardé à lui faire préférer les ombres de la lande écossaise à celles des rives de la Seine. C'est donc ici, dans ce presbytère un peu délabré mais fort correct des environs de Kilmory, qu'il écrivait ses mémoires.

Les premiers jours, il ne se passa rien. Friedrich se contenta d'amasser les cahiers sur une table d'une chambre de l'étage. Maria relut la Bible et, sous quelques prétextes qui ne lui eussent pas été nécessaires mais qu'elle préféra employer, prit contact avec les autorités de l'endroit. Quant à Gisèle, elle assumait son rôle de gouvernante au mieux, mêlant à l'ordinaire de la cuisine insulaire ces quelques éléments bourguignons ou provençaux sans lesquels tous les plats se fussent révélés fades.

Vint l'instant de la rédaction des mémoires, qui coïncida avec les premières brumes automnales. Friedrich Ullmann allait attaquer le premier chapitre, consacré aux années d'adolescence antérieures au régime, lorsque Gisèle vint l'avertir de la présence d'un fantôme dans le jardin. Il s'agissait, selon ses dires, d'un vieux musicien, armé

d'un violon ou d'une mitraillette — elle ne pouvait pas préciser — qui, sur l'herbe du presbytère, invitait d'un signe d'autres musiciens invisibles à se joindre à lui. Prodigieusement intéressé par ce récit, Ullmann déplaça lui-même son bureau, qu'il mit sous la fenêtre donnant sur la cour. Mais le soir vint avant qu'il pût apercevoir quoi que ce fût, et le mémorialiste remit au lendemain la rédaction des premières pages et l'observation du phénomène.

Contrairement à ce que Friedrich Ullmann attendait, la soirée et la nuit furent calmes. Vers dix heures, ce soir-là, Gisèle gagna sa chambre. Resté seul auprès de sa femme, Friedrich ne put s'empêcher de lui faire part de ce qui s'était passé dans l'après-midi. Mais Maria, interrompant un moment sa lecture, se contenta de hausser les épaules et lui lut ce verset du livre de Job : *Cherche dans ton souvenir : quel est l'innocent qui a péri ? Quels sont les justes qui ont été exterminés ?*

Cette nuit-là, Friedrich Ullmann dormit mal. Il comprit soudain que «Schonberg» en français se disait «Beaumont». Ainsi, le nom de son ancienne victime et celui de sa gouvernante étaient pareils. Mais il n'osa pas réveiller Maria pour lui annoncer sa découverte et, se promettant de renvoyer au plus tôt cette Gisèle Beaumont de qui toute son inquiétude venait, surveilla longtemps les ombres du feu de bois avant de trouver, dans un bref assoupissement, le repos réparateur.

Le lendemain, en s'éveillant, il en parla à Maria, qui était la seule à connaître son crime ancien et qui se contenta de l'inviter au calme. Il ne fallait rien précipiter. On surveillerait Gisèle, voilà tout. En dépit de cette coïncidence des noms, il était fort improbable que cette jeune gouvernante française cherchât à venger un vieux juif mort depuis près de trente ans dans les boues de la Silésie. Au besoin, il serait aisé de mener une enquête à Paris et jusque dans ce

village de Picardie où Gisèle disait avoir passé son enfance. Plus simplement, Maria croyait que la gouvernante, plus sensible par son âge et par sa condition à tous les récits fantastiques que les insulaires répandaient comme afin d'entretenir un folklore, verrait bientôt des fantômes partout. Selon elle, il suffisait de rester calme et de n'attacher à tout cela qu'une importance extrêmement relative.

Le repas de midi achevé, Friedrich regagna sa chambre de l'étage. Au passage, il dit à voix basse à Maria :

— En tout cas, nous sommes complices.

Maria en fut peinée, car cette simple phrase disait assez combien Friedrich était encore hanté par le passé, combien il semblait préoccupé par l'incident dérisoire de la veille et combien, à tout prendre, il manquait de caractère. Dès que Friedrich eut rejoint son bureau, Maria courut à la cuisine et apostropha durement Gisèle, lui interdisant à l'avenir de colporter encore des ragots semblables à ceux de la veille. Si elle apercevait encore un fantôme entre les arbres du jardin, eh bien, elle garderait pour elle cette prétendue apparition, et si la peur lui rendait la vie impossible dans l'île d'Arran, ni Maria ni Friedrich ne verraient le moindre inconvénient à ce qu'elle retournât en France. Une gouvernante écossaise aurait des nerfs plus exercés et représenterait peut-être une économie. La cuisine seule en souffrirait, mais Maria laissa entendre qu'elle était prête à se nourrir exclusivement de conserves si c'était là le prix de la tranquillité. Quant à Friedrich, ayant été nourri toute sa vie par l'intendance allemande, il n'y verrait aucune différence. Ainsi avertie, Gisèle Beaumont comprit qu'il lui faudrait désormais apprendre à avoir peur toute seule et se garda bien d'émettre la moindre objection.

Avant de s'asseoir à la table du bureau et d'attaquer la rédaction de ses mémoires, Friedrich Ullmann trouva la fenêtre et

observa que la brume, plus épaisse que la veille, avait envahi toute la propriété. Un vent froid, venu de la mer, courait sur les herbes, giflait les arbres au passage et ne demandait qu'à pénétrer dans les maisons. Friedrich Ullmann ferma la fenêtre et, cessant de s'intéresser à ce qui se passait au-dehors, entreprit d'écrire ses mémoires. L'inspiration de la veille éteinte, il n'avait aucune idée précise et, se donnant tout l'automne et tout l'hiver pour arriver à ses fins, se proposa de rédiger d'abord un plan. Il faudrait un plan solide, en six parties, capable à la fois de dénoncer toutes les laideurs et toutes les atrocités d'un régime, mais de préserver l'intégrité d'une armée à laquelle Ullmann s'enorgueillissait d'appartenir, et de montrer à quel point lui, Ullmann, n'avait été sa vie durant qu'un homme de devoir. Tout en rêvant à ces idées, il dessina sur le buvard quelques traits qui, à la longue, ressemblèrent à une potence. Surpris, puis furieux contre lui-même, Ullmann écrivit à côté le mot « Schonberg ». Il se leva, s'empara du buvard ainsi détérioré et le jeta dans le feu de bois allumé par Gisèle. Il revint au bureau, ouvrit un tiroir, prit un autre buvard et se disposa à écrire. La cloche du portail fut un instant agitée. Friedrich Ullmann souleva le rideau de la fenêtre, se pencha, ne vit rien et allait reprendre la rédaction interrompue quand il lui sembla apercevoir, dans les herbes du jardin, une ombre armée d'un violon. À moins que ce ne fût une mitrailleuse. Il éteignit et attendit. L'ombre parut hésiter puis se dissoudre. Un coup de vent plus fort ouvrit la fenêtre mal fermée et Ullmann se leva d'un bond. Il lui sembla que l'ombre était devant lui, dans le jardin, à l'abri d'un arbre, et le regardait. Il demeura longtemps immobile et se persuada que l'ombre du jardin n'était rien d'autre que celle de l'arbre. Il fut tenté de descendre au salon et d'en rire avec Maria quand, sur un nouveau son de

cloche, il vit l'ombre faire un vague signe en direction du portail. Incapable d'en supporter
245 davantage, il se tapit dans l'ombre de la chambre et attendit longtemps. Il lui semblait par instants qu'un petit orchestre bizarre jouait en sourdine dans le parc. Il crut reconnaître quelques mesures de Mozart,
250 puis cela devenait quelque chose de grinçant et d'absurde. N'osant plus regarder, il écoutait. Le silence était pire que tout.

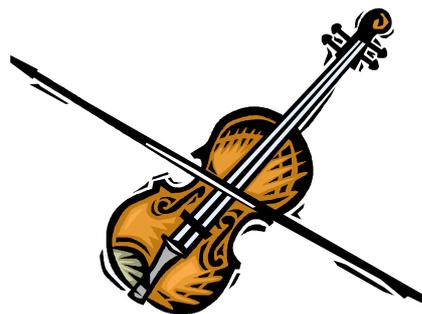
Combien de temps cela dura-t-il ? Ullmann n'aurait pu le dire. Il vit peu à peu
255 s'établir sur les environs un faux soir qui se prolongea tout l'après-midi, puis le soir lui-même, chargé de brume et de pluie. Il s'étonna un peu de s'entendre appeler «Friedrich » et descendit. Dans le salon
260 calme et blanc, il retrouva Maria et Gisèle qui vaquaient à leur ordinaire, comme indifférentes à ce qui se passait dans ce presbytère des environs de Kilmory. Il ne toucha qu'à peine aux plats du soir et ne but
265 que deux verres d'une bière pourtant excellente. Il renonça à la lecture de la Bible, écourta les propos que Maria désirait lui tenir et, prétextant la fatigue intellectuelle de la journée, se coucha plus tôt que d'habitude.
270 Toute la nuit, écoutant sonner à intervalles réguliers les coups d'un clocher voisin, coups que le vent semblait prendre plaisir à amplifier et qui venaient – coups sourds, coups lents, coups funèbres – heurter les
275 volets de l'étage, toute la nuit, le major Ullmann s'interrogea sur la possible correspondance du fantôme de l'île d'Arran et du juif jadis liquidé.

N'osant plus s'en ouvrir à personne –
280 Maria l'aurait traité de lâche et Gisèle l'aurait trahi –, il vécut seul pendant quinze jours encore avec l'appréhension de ce qui *devait* venir. Le jour, enfermé dans son bureau où les pages blanches lui semblèrent n'être
285 qu'une protection de plus en plus dérisoire, il guettait dans la brume du parc l'intrusion de l'ombre. La moindre feuille remuant dans les

arbres, la moindre chute au loin d'un oiseau, le moindre écho de cloche apporté par le
290 vent, tout prenait aussitôt l'aspect d'un cauchemar. Il ne prenait de repos qu'aux heures, de plus en plus brèves, où Maria, par sa présence amicale, et Gisèle, par le seul fait d'être là, réussissaient à le distraire de son
295 mal. Encore avait-il fini par admettre, au fond de lui, que ces deux femmes étaient de connivence avec l'ombre, et ne livrait-il plus que ses observations les plus élémentaires, de crainte d'être dénoncé. La nuit, il ne dormait guère et s'habitua à voir un peuple
300 de spectres traverser ses pensées les plus humbles. Il dépérissait.

Le seizième jour, vers la fin de l'après-midi, le major Friedrich Ullmann entendit la
305 cloche du portail, ouvrit le tiroir du bureau, se saisit de la corde qui retenait les manuscrits intacts, descendit en toute hâte dans le jardin, crut voir une ombre sur le seuil, balbutia quelque chose dans le vent et
310 se pendit. Quand les autorités de Kilmory vinrent, ce soir-là, s'informer auprès de Maria et de sa gouvernante, elles trouvèrent deux femmes en larmes auprès d'un cadavre.

Au printemps suivant, par un matin
315 d'avril, le presbytère fut fermé et Maria et Gisèle quittèrent à jamais le jardin d'Arran. L'une regagnait Lippstadt ; l'autre, Paris. Quant à savoir si les deux femmes étaient d'intelligence ou si les fantômes de Kilmory
320 existent vraiment, je n'en dirai rien. Je n'en sais rien, du reste.



Identifier le récit fantastique parmi un corpus de texte. ...

- Voici quelques extraits de récits. Selon vos propres critères, tentez de les grouper en trois catégories. Expliquez ensuite oralement votre classement.

Extrait n° 1 → « Les Cygnes » ANDERSEN.

Bien loin d'ici, là où s'envolent les hirondelles quand nous sommes en hiver, habitait un roi qui avait onze fils et une fille, Elisa.. Les onze fils, quoique princes, allaient à l'école avec décorations sur la poitrine et sabre au côté ; ils écrivaient sur des tableaux en or avec des crayons de diamant et apprenaient tout très facilement, soit par coeur soit par leur raison ; on voyait tout de suite que c'étaient des princes...

Extrait n° 2 → « Les souris » Dino BUZZATI.

Si tu les voyais, ce sont des monstres, oui : noirs comme du charbon, les poils aussi drus que des branches...Et si tu veux le savoir, les chats : eh bien, ce sont eux qui les ont fait disparaître...C'est arrivé pendant la nuit. On dormait depuis un bon bout de temps quand, soudain, des miaulements épouvantables nous ont réveillés. Il y avait un vrai sabbat dans le salon ! On a tous sauté du lit, mais on n'a plus trouvé nos chats...Rien que des touffes de poils...des traces de sang un peu partout. Effrayant et incompréhensible !!!

Extrait n° 3 → « Chroniques Martiennes » Ray BRADBURY.

Ils habitaient une maison toute en colonnes de cristal sur la planète Mars, au bord d'une mer vide, et chaque matin on pouvait voir Mrs. K déguster les fruits d'or qui poussaient sur les murs de cristal, ou nettoyer la maison avec des poignées de poudre magnétique qui, après avoir attiré toute la saleté, s'envolait dans le vent brûlant.

Extrait n° 4 → « Rien ne vaut un bon intermédiaire » (anonyme japonais).

Un jour, c'était au printemps, un grillon entreprenant s'établit dans la forêt. Il écoutait le chant nostalgique du serpent et, comme il était petit, il remarqua aussi l'infinie tristesse qui se reflétait dans ses grands yeux sombres. Alors, il eut une idée. Il attendit que le serpent soit sorti de sa cachette et ait chanté la première strophe de sa chanson, pour lui parler : « Que votre chant est beau, Monsieur le Serpent. Vous devez être heureux d'être revenu sur terre après votre long sommeil hivernal ». « Que voulez-vous que cela change pour moi, lui répondit le serpent, puisque c'est toujours la même nuit noire qui m'entoure. Je ne vois pas la beauté du printemps, la floraison des arbres- je ne vois rien ». Et le serpent soupira tristement.

Extrait n° 5 → « *Ravages* » BARJAVEL.

Un décret interdisait aux véhicules de voler au-dessus de la capitale à moins de huit mille mètres, sauf pour atterrir. A cette altitude, ils étaient presque invisibles. (...) Les bolides bleus de la police de l'air circulaient en tout sens, pointaient vers les soucoupes qui s'attardaient à basse altitude la double antenne émettrice de leur super appareil à contravention.

Extrait n° 6 → « *La Belle et la Bête* » Jeanne-Marie LEPRINCE DE BEAUMONT.

La fée donna un coup de baguette qui transporta tous ceux qui étaient dans cette salle dans le royaume du prince. Ses sujets le virent avec joie, et il épousa la Belle, qui vécut avec lui fort longtemps dans un bonheur parfait, parce qu'il était fondé sur la vertu.

Extrait n° 7 → « *Le Fantôme de Canterville* » Oscar WILDE.

A onze heures, la famille s'était retirée, et une demi-heure plus tard toutes les lumières étaient éteintes. Quelques temps plus tard, Mr. Otis fut réveillé par un étrange bruit qui provenait du couloir, devant la porte de sa chambre. Cela ressemblait à un cliquetis métallique et paraissait se rapprocher à chaque instant. (...)L'étrange cliquetis persistait, et il perçut distinctement un bruit de pas. Il enfila ses pantoufles, prit dans son nécessaire de toilette une petite fiole oblongue, et ouvrit la porte.

Extrait n° 8 → « *Les Robots* » Isaac ASIMOV.

« Ecoute-moi bien, un robot est infiniment plus digne de confiance qu'une bonne d'enfants humaine. Robbie n'a été construit en réalité que dans un but unique ...servir de compagnon à un petit enfant. Sa *mentalité* toute entière a été conçue pour cela. Il ne peut faire autrement que d'être aimant, fidèle et gentil. C'est une machine qui est faite ainsi. »

Extrait n° 9 → « *La Rampe* » Jacques Sternberg.

J'étais arrivé au deuxième étage quand j'eus l'idée de regarder ma main, avec une singulière insistance qui allait jusqu'au malaise. Elle était accrochée à la rampe de l'escalier et, malgré moi, je pensais qu'on aurait pu croire à quelque gros mollusque fait pour sucer le bois des vieilles demeures en bavant lentement sa volonté d'arriver au terme. Un peu effrayé, je retirai mon bras de la rampe. Elle continua de ramper, un peu plus rapide toutefois, comme allégée d'un poids inutile. Elle arriva au cinquième, contre le mur, et là, immobile, elle m'attendait.

Grille de comparaison	N°	<u>Lieux</u>	<u>Epoque</u>	<u>Personnages/objets</u>	<u>Réalité du cadre spatio-temporel et effet produit</u>
CONTES					
SYNTHÈSE		Imprécis, imaginaires et féériques	Imprécis, passé lointain	Merveilleux, surnaturels, animaux	Imaginaire accepté des personnages et du lecteur comme le cadre réel.
RÉCITS DE SCIENCE-FICTION					
SYNTHÈSE		Espace, autre planète, Terre	Futur lointain, imprécis ou indéterminé	Projection future des objets et personnages de notre réel	Réalité future admise
RÉCITS FANTASTIQUES					
SYNTHÈSE		Lieux quotidiens	Présent	Réels et surnaturels	Angoisse face au surnaturel qui surgit dans le réel

Le récit fantastique : synthèse (1).

I. Définition.

.....
.....
.....
.....
.....



Ne confondons pas les genres ... !

a. Le

Il met en scène des personnages qui évoluent dans un espace-temps Mais et le lecteur et les personnages le surnaturel sans ni..... La présence de fées, sorcières ou ogres n'est pas une surprise car dès le départ, le conte fixe un cadre spatio-temporel imprécis par la formule « ».

b. La science-fiction.

La appartient également à la littérature de l'imaginaire. Elle fait intervenir des personnages humains aussi bien que des créatures comme des les, les humanoïdes. Mais la SF nous plonge dans des mondes du nôtre, sur d'autres planètes, ou dans un très lointain. Dans ces univers, la, avec sa rigueur et son rationalisme, règne en maître. La mort est aussi présente dans la science-fiction mais elle est causée généralement par une trop grande soif de savoir, ou par les dérives de la science plutôt que par l'intrusion du surnaturel.

Exercices

- **Uniquement en vous basant sur le titre, à quel registre littéraire pensez-vous pouvoir associer la nouvelle qui suit ? Pourquoi ?**
-
-

« *Le mathématicien* »

G. Prévot

Où donc cela s'est-il passé ? Je n'en sais plus rien et je dois bien avouer qu'il ne m'arrive plus guère de rencontrer un pays — je ne dis pas semblable à celui-là, ce serait trop beau — simplement comparable. Je fus donc d'abord tenté de réserver ce récit et de ne lui prêter d'attention que plus tard, dans une éventuelle suite de contes de fées. Peut-être le lecteur sera-t-il tenté, lui aussi, de ne voir dans ce conte qu'un divertissement mineur, tout au plus digne des grand-mères, s'il en existe encore, et des enfants. Qu'il prenne garde. Ni lui ni moi n'aurions à fouiller longtemps dans notre mémoire ou seulement dans notre sensibilité pour retrouver le pays en question.

Disons qu'il était une fois — *ce qui sous-entend qu'il n'est pas à l'heure qu'il est, qu'il sera peut-être encore, mais que donc il était une fois* — un pays merveilleux où tous les êtres, à force de vivre dans la beauté, étaient devenus beaux. Ce qui, l'on en conviendra, est déjà extraordinaire. Mais, cavalier sur l'aile, cavalier sur l'aile, — *et « cavalier sur l'aile » ça ne veut rien dire, c'est dans une vieille chanson du pays et j'écris dans la langue de ce pays-là* —, il y a plus extraordinaire encore: non seulement ces gens étaient tous beaux, mais ils ne

30 vieillissaient pas. Mozart y avait douze ans une fois pour toutes. Les centenaires eux-mêmes mouraient avec une âme et une figure d'enfant. [...]

Or, dans ce pays suprêmement organisé, où chacun avait une vocation, où la nature et l'art se rejoignaient à tout moment à travers les êtres, d'où l'argent était exclu, où les mathématiques elles-mêmes n'intervenaient que pour favoriser l'intuition, où tout était régi selon les lois en apparence sauvages mais en réalité sévères du génie, où, pour tout dire, les mouettes et les chats jouaient en liberté dans les espaces du silence, dans ce pays-là, il advint que la princesse eut un malaise. Elle avait douze ans, elle aussi, une fois pour toutes. Dans cette région où chaque être était beau, Thérèse parvenait tout naturellement à être la plus belle. Elle avait cette aura que les 50 faiseurs de dictionnaires ne reconnaissent pas toujours, mais qu'il n'était nullement besoin d'expliquer aux habitants de la région. C'est pourquoi Thérèse portait ce titre de princesse qui était incontesté et, me semble-t-il, incontestable.

Ce matin-là, elle se tenait la tête à deux mains et se plaignait :

— Oh, ma tête, ma tête ! J'ai mal !

Beaux comme de jeunes dieux, ses gardes
60 accoururent.

— J'ai mal, gémit Thérésa. Il y a sûrement quelqu'un ici qui fait de la haute mathématique.

Les gardes se répandirent dans la
65 région et, comme ils avaient de l'intuition, ne tardèrent pas à découvrir dans le grenier d'un château des environs du palais un homme d'apparence ordinaire, pas vraiment laid peut-être mais tout ridé comme il n'est pas
70 permis de l'être et âgé d'au moins trente ans. Penché sur de gros registres couverts de formules inexplicables, il alignait des chiffres qui se chevauchaient, se multipliaient et aboutissaient à des
75 pyramides de parenthèses qui, vues de la lucarne du grenier, apparaissaient parfaitement stupides. Aucun doute : l'homme faisait de la haute mathématique. Les gardes se regardèrent, frappèrent à la
80 lucarne et interrompirent le travail de l'inconnu. Interrogé, celui-ci prétendit ne vouloir répondre qu'en présence de la princesse. On l'emmena donc au palais. Dès qu'il y fut introduit, l'homme, échappant pour
85 quelques instants à son escorte, parcourut les vestibules et les salons avec une agilité dont on ne l'eût pas cru capable et se mit à crier «Zaza ! Zaza ! » dans toutes les directions. Il semblait connaître fort bien les lieux et
90 parvint assez vite aux portes de la salle de musique que Thérésa avait baptisée «le conservatoire». La princesse s'y trouvait. Surprise de s'entendre appeler d'une voix forte par ce diminutif que seuls ses trois ou
95 quatre amis les plus intimes connaissaient, Thérésa ouvrit la porte du conservatoire, vint sur le seuil et vit un étranger qui lui tendait les bras en répétant « Zaza ». Tout en se demandant quel était cet intrus qui se
100 permettait une pareille familiarité, Thérésa eut assez d'esprit pour ne tenter aucun geste et ne prononcer aucun mot. À cet instant, les gardes débouchèrent d'une galerie et

s'emparèrent de l'homme en expliquant :

105 — Princesse, voici l'homme à qui vous devez d'avoir mal à la tête. Nous l'avons trouvé dans le grenier du château de votre ami Zoltan. Il faisait de la haute mathématique.

110 Thérésa s'étonna que Zoltan, avec qui elle avait encore mangé de la confiture de roses la veille, eût invité un étranger sans l'en aviser, qu'il eût le mauvais goût d'avoir pour ami un homme faisant de la haute
115 mathématique et surtout qu'il se fût permis de lui livrer ce diminutif de Zaza auquel elle tenait tant lorsque Zoltan lui-même le prononçait, mais qui, sur les lèvres de cet homme, devenait soudain grotesque et laid.
120 Pourtant, sans rien laisser paraître de cet étonnement, ce fut d'une voix douce qu'elle interrogea l'inconnu :

— Est-ce mon ami Zoltan qui vous a invité ?

125 L'homme parut si surpris et si confus qu'il en resta la bouche ouverte et ne put rien dire. Tout aussi doucement, Thérésa poursuivit :

— S'il en est ainsi, je vous prierai seulement de ne pas faire de la haute
130 mathématique tant que vous serez dans le pays. Je vous assure que cela me rend malade.

— Hélas, dit l'homme, je suis Zoltan.

Une princesse quelconque aurait éclaté de
135 rire. Thérésa comprit qu'une maladie étrange pouvait fort bien avoir bouleversé l'aspect physique de Zoltan et se borna à dire calmement :

— Je n'en veux qu'une seule preuve.

140 Que faisons-nous hier, vers la fin de l'après-midi ?

— Nous mangions de la confiture de roses, dit l'homme.

Ainsi, c'était Zoltan.

145 — Oui, c'est bien moi, dit-il. Hier encore, j'étais jeune et beau comme tous ceux d'ici. Tu le sais, Zaza, je ne m'intéressais qu'à la musique, à la poésie, aux plantes aquatiques

et accessoirement à l'architecture. Cette nuit,
150 j'ai découvert la magie et la puissance des
mathématiques...

— Quelle horreur, fit Thérésa.

Mais Zoltan n'en démordit pas.

— J'ai vieilli d'un seul coup. Je vois bien
155 que je suis devenu méconnaissable. À l'aube,
en allant au grenier fouiller dans les vieilles
hardes que nous portions autrefois quand
nous voulions nous déguiser en grandes
personnes — et souviens-toi, Zaza, comme
160 cela nous faisait rire —, eh bien, à l'aube, je
me suis fait peur à moi-même en
m'apercevant dans le haut miroir du palier.
J'ai déjà des rides, les habits des grandes
personnes me sont devenus trop étroits, ma
165 meilleure amie ne me reconnaît plus, et
pourtant, Zaza, qu'on le veuille ou non, je
suis devenu un mathématicien.

Thérésa se prit la tête à deux mains et,
la balançant comme pour bercer sa peine, dit
170 à Zoltan :

— Ah, j'ai mal, j'ai mal ! Je ne supporte
pas la haute mathématique !

Puis, elle soupira et, regardant bien en face
ce Zoltan qu'elle ne reconnaissait plus, ajouta
175 tristement :

— Vous êtes bien mon ami Zoltan, j'en
suis sûre. Je dois cependant vous prier de ne
plus m'appeler Zaza et de ne plus me tutoyer.
Moi-même, je vous le dis tout net, je ne
180 pourrai plus vous appeler autrement que
monsieur.

— Soit, fit Zoltan.

Ce simple accord équivalant à un aveu
signait la rupture. À regret, Thérésa ordonna:

185 — Je dois vous condamner à l'exil,
monsieur.

— À l'exil ? Moi ?

— Vous n'ignorez pas que je suis
responsable du bien-être de tous les habitants
190 de cette région. Rien ne peut nous
contaminer autant que la haute mathéma-
tique. Déjà, ce matin, j'ai mal à la tête,
demain nous aurons tous mal et après-

demain peut-être aurons-nous tous vieilli. Je
195 ne puis accepter cela. Ou vous renoncez à la
haute mathématique ou vous partez
aujourd'hui même.

— Je partirai donc, dit Zoltan. Je suis
devenu un mathématicien et rien d'autre
200 désormais ne pourra plus m'intéresser.

— Je le regrette, dit Thérésa, non pas
pour vous puisque vous semblez y tenir et
qu'il se trouve au-delà de nos frontières assez
de régions où la haute mathématique est non
205 seulement acceptée mais encouragée. Vous
ne vieillirez pas sans confort, j'en suis sûre.
Je le regrette pour nous, puisque nous per-
dons un ami.

Zoltan haussa les épaules, murmura quelque
chose comme « *Vous êtes tous des enfants* »
et s'en alla.

Dans le nouveau pays que Zoltan
s'était choisi — et je ne le nommerai pas,
vous pourrez à coup sûr le reconnaître où
215 que vous soyez —, dans ce nouveau pays
donc, il fut d'abord heureux, bientôt riche et
soudain célèbre. Non seulement il ne gênait
personne en faisant de la haute
mathématique à longueur de journée, mais
220 encore on venait de partout le solliciter. Les
constructions les plus abracadabrantes, les
autoroutes à échangeurs multiples, les motels
intersidéraux et les fusées à ogives variables,
tout, dans ce pays-là, sortait du cerveau de
225 Zoltan. Le seul ennui était qu'il vieillissait.
Encore n'était-ce pas véritablement un ennui
puisque Zoltan ne s'en apercevait pas. Sauf
un jour pourtant où, rencontrant par hasard
au coin d'un des derniers bois du pays une
fillette assez semblable à la princesse, il
s'abandonna, le temps d'un cigare, au charme
du pays perdu. Ce soir-là, Zoltan commit sa
première erreur. Puis, il se mit à observer les
gens qui l'entouraient. Il vit que les enfants
235 n'étaient pas tous beaux, que les grandes
personnes n'étaient pas toutes intelligentes et
que la rigueur mathématique, à tout prendre,
n'avait peut-être pas toujours tout le charme

d'une confiture de roses.

240 Une seule faille dans le système d'un
homme, fût-il celui de la haute
mathématique, et tous les souvenirs mêlés de
regrets s'y engouffrent comme une bande de
chats sauvages. C'est ce qui arriva à Zoltan
245 qui, bientôt, dut se contenter de présider les
conférences académiques les plus
ennuyeuses, jusqu'au jour où, au sein d'une
Commission internationale d'Énergie
atomique, il s'entendit soudain vanter les
250 mérites de la confiture de roses.

Il rentra chez lui, congédia sa gouvernante et
son chauffeur, s'amusa un instant à
bouleverser les formules cabalistiques
inscrites au tableau noir de la salle d'études,
255 vit que la nuit était tombée et s'en alla tout
seul, à pied, dans la direction de la frontière .

Pendant plus d'une semaine, il attendit,
caché dans un bois proche de l'ancien pays.
Il avait la tête pleine de chiffres et voulait se
débarrasser de sa science avant de rentrer
chez lui par crainte d'incommoder la
princesse. Les oiseaux l'aidèrent beaucoup.
D'abord, il n'écoutait que leurs trilles,
calculant malgré lui à partir de combien de
265 trilles d'oiseaux et d'intervalles
dissemblables on pouvait espérer rompre le
mouvement perpétuel. Mais bientôt, il
n'entendit plus que leur chant.

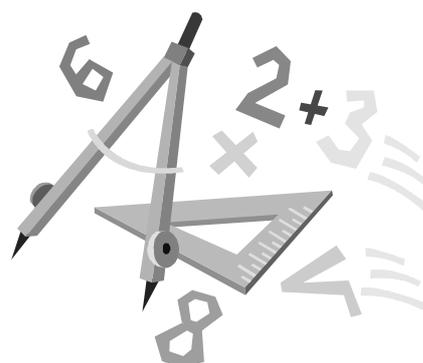
Une nuit, il se mit en marche. Il lui
270 fallut beaucoup de temps pour arriver
jusqu'au château, d'abord parce qu'il était très
vieux, et puis parce qu'il ne marchait que la
nuit, dormant le jour dans les forêts, de
crainte qu'on ne le vît.

275 Enfin, un matin, comme il se levait
derrière ses volets clos, se demandant avec
angoisse combien de temps encore il lui
faudrait pour oser se présenter à ses anciens
amis, Zoltan entendit une musique qu'il
280 reconnut tout de suite comme étant celle de
Mozart. Il se surprit à danser. Courant
jusqu'au grenier, il s'arrêta, les yeux fermés,
devant le miroir du palier. Il risqua un œil et

vit que ses vêtements ne lui allaient plus du
285 tout, qu'il était tout comme autrefois un
enfant déguisé en grande personne.

Fou de joie, il bondit vers le parc, franchit la
haie qui le séparait de la longue allée menant
au palais et se présenta en courant devant les
290 gardes qui, le reconnaissant, le saluèrent
avec des cris pareils à ceux qu'ont les
mouettes quand elles retrouvent la mer.

C'est ainsi, cavalier sur l'aile, cavalier sur
l'aile, c'est ainsi que Zoltan et Zaza se
295 retrouvèrent, dans le pays que vous savez, et
se partagèrent par un matin de printemps une
confiture de roses.



- ▶ **Après votre lecture, votre hypothèse formulée à la première question s'avère-t-elle exacte ? Dans le cas contraire, à quel registre littéraire associeriez-vous la nouvelle à présent ? Pourquoi ?**

.....

.....

.....

.....

.....

- ▶ **Quelle conclusion peut-on en tirer ?**

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

La structure du récit fantastique

- Voici une nouvelle de Jean Ray, intitulée « Le Tableau » dont les parties ont été mélangées. Pouvez-vous reconstituer cette nouvelle en indiquant le numéro adéquat à côté de chaque encadré ?

Ce n'est plus le même Gryde que je trouvai le lendemain, mais un vieillard aux yeux déments, grelottant d'une frayeur affreuse.

- Non, je ne suis pas fou, imbécile, j'ai vu vrai ! Je me suis encore levé cette nuit, j'ai voulu voir si j'avais rêvé. Eh bien ! eh bien !...il est sorti du tableau, rugit Gryde en se tordant les mains...et...et, regardez donc la toile, triple idiot, il m'a pris le poignard !

Je mis la tête entre les mains, je crus devenir fou, comme Gryde. La figure du tableau tenait dans sa main le poignard que Gryde avait jeté la veille sur le bureau.

J'ai conjuré Gryde de détruire la toile, mais l'avarice a encore combattu victorieusement la frayeur.

Je ne voulais pas croire que Warton allait tenir parole !

Un matin, je trouvai Gryde extraordinairement énervé.

- Regardez ce tableau, me cria-t-il dès mon entrée. Vous n'y voyez rien ?
- Je n'y trouve rien de changé, dis-je.

Ma déclaration sembla lui faire grand plaisir.

- Figurez-vous, dit-il, c'était hier, après minuit, (...) je pénétrai dans mon cabinet sans allumer la lumière. Du reste, la lune éclairait très nettement la pièce. Comme je me penchais sur mes paperasses, quelque chose bougea entre la fenêtre et moi. C'est une hallucination sans doute. Je n'y suis pourtant pas sujet....il me semble voir bouger la figure...et bien cette nuit, j'ai cru voir, non j'ai vu, le bras de l'homme sortir de la toile pour me saisir !
- Vous êtes fou, dis-je brusquement.
- Je le voudrais bien, car si c'était vrai...

(...) D'un tiroir, il sortit un long poignard au manche finement ciselé. Mais comme il s'appêtait à détruire le tableau, il se ravisa soudain.

- Non, dit-il. Pourquoi gaspiller cent livres pour un méchant rêve.

Gryde est mort. On l'a trouvé dans son fauteuil, exsangue, la gorge béante. L'acier meurtrier avait entamé jusqu'au cuir du siège. J'ai jeté un regard terrifié sur le tableau : la lame du poignard était rouge jusqu'à la garde.

Je veux parler de Gryde, l'usurier. Cinq mille hommes lui durent de l'argent ; il fut la cause de cent douze suicides (...), d'innombrables faillites, ruines et débâcles financières. Cent mille malédictions l'ont accablé et l'ont fait rire. Mais la cent mille et unième l'a tué, et tué de manière plus étrange, plus affreuse qu'un cauchemar. Moi-même, je lui devais deux cents livres ; il me faisait payer mensuellement des intérêts meurtriers ; en plus, il fit de moi son ami intime...(...) Aujourd'hui je ne m'en plains plus, car cela m'a permis d'assister à son agonie. (...)

Un matin, je le trouvai dans son cabinet, en face d'un jeune homme, très pâle et très beau. Le jeune homme parlait :

- Je ne puis pas vous payer, monsieur Gryde, mais je vous en prie, ne m'exécutez pas. Prenez cette toile. C'est mon oeuvre unique. Unique, entendez-vous, cent fois je l'ai recommencée...elle est toute ma vie. Même à ce jour, elle n'est pas complètement finie : il manque quelque chose – je ne sais trop pourquoi – mais plus tard, je trouverai et je l'achèverai. Prenez-là pour cette dette qui me tue...et qui tue maman (...) Je ne sais pas encore comment je l'appellerai, dit l'artiste d'une voix douloureuse. Voyez-vous, cette figure-là, j'en rêve depuis que je suis enfant (...)
- Vous me devez trois cent livres, monsieur Warton, dit Gryde.

L'adolescent joignit les mains.

- Et mon tableau, monsieur Gryde ? Il vaut le double, le triple, le décuple !
 - Dans cent ans, répondit Gryde ! Je ne vivrai pas aussi longtemps.
- (...)

Admiration ou espoir d'un gain futur insensé, Gryde répondit alors :

- J'ai pitié de vous, dit-il, car j'ai un faible pour les artistes. Je vous prends le tableau pour cent livres. (...) Vous me devez trois cent livres, payables par mensualités de dix. (...) Tâchez d'être exact à l'échéance du onzième moi, monsieur Warton ! (...) Mais, de votre propre aveu, il manque quelque chose au tableau. Vous me devez le parachèvement et le titre d'ici dix mois.

L'artiste promit et le tableau prit place au mur, au-dessus du bureau de Gryde. Onze mois s'écoulèrent. Warton ne put payer sa mensualité de dix livres. Il pria, supplia, mais rien n'y fit. Gryde ordonna la vente des biens du malheureux.

Quand vinrent les huissiers, ils trouvèrent la maman et le fils dormant de l'éternel sommeil. Il y avait une lettre pour Gryde sur la table. « Je vous ai promis le titre de mon tableau, y disait l'artiste, appelez-le *Vengeance*. Quant à l'achèvement, je tiendrai parole. »

► Répondez maintenant aux questions vous sont posées au sujet du texte.

1. S'agit-il d'une nouvelle fantastique ? Pourquoi ? Justifiez votre réponse par des extraits du texte.

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

2. Quel est l'évènement surnaturel décrit dans cette nouvelle ?

.....

3. Dans quelle(s) partie(s) du récit cet évènement est-il décrit ?

.....

4. Y a-t-il des indices qui auraient pu mettre le héros en garde ? Lesquels ?

.....

5. Dans quelle(s) partie(s) du récit retrouve-t-on ces indices ?

.....

6. Comment le héros réagit-il face à ces « mises en garde » ? En tient-il compte ? D'après vous, pourquoi ?

.....

.....

.....

.....

7. Dans quelle(s) partie du récit le surnaturel s'installe-t-il complètement ?

.....

8. A quel(s) phénomène(s) assiste-t-on ?

.....
.....

9. Quelle est la réaction du héros face à ceux-ci ? Relevez dans le texte quelques mots ou expressions qui illustrent votre réponse.

.....
.....

10. Et vous, quelle aurait été votre réaction à sa place ? Pourquoi ?

.....
.....

11. Comment se termine le récit ?

.....
.....

12. Comment expliqueriez-vous le décès de Gryde ?

.....
.....

13. Quels sont les éléments qui vous font opter pour cette solution ?

.....
.....
.....
.....

14. Résumez le récit. Pour ce faire, complétez le tableau à la page suivante en indiquant les informations fournies par chacune des parties.

	Informations fournies dans chaque partie
1 ^{ère} partie :	
2 ^e partie :	
3 ^e partie :	
4 ^e partie :	
5 ^e partie :	
6 ^e partie :	

► Lisez la nouvelle de la page suivante.

1. Vous est-il possible de découper le texte de la même manière que le précédent ?
2. Comme pour la nouvelle précédente, remplissez un tableau afin de mettre en évidence les informations fournies par chaque partie du récit.

Cérémonial Nocturne

Thomas OWEN

Mon père ne m'imposait jamais aucune heure de rentrée lorsque je sortais le soir. Je devais uniquement me porter présent. Je frappais alors
5 discrètement à la porte de la chambre.

Mon père faisait : « Oui ! » d'une voix bourrue. J'entrais et déjà la lampe à son chevet se trouvait allumée. Ma mère dormait paisiblement. Mon père regardait
10 sa montre et me dévisageait d'un coup d'oeil. Selon que l'heure était raisonnable ou tardive, il y avait de la bienveillance ou de la réserve dans son visage. Je l'embrassais au front. Son nez très fin
15 percevait alors si j'avais trop fumé, trop bu, ou si le parfum d'une femme flottait autour de moi. Aucun mot n'était prononcé. Je montais alors me coucher à l'étage supérieur, heureux ou inquiet selon l'état
20 de ma conscience.

Je m'étais habitué à ce cérémonial nocturne et l'idée ne me serait jamais venue de m'y soustraire ou d'en être agacé.

Un jour cependant, un de mes
25 camarades me fit remarquer «qu'après tout, j'étais majeur» et que cette silencieuse reddition de comptes avait un côté humiliant ; qu'il n'aurait jamais pu, pour sa part, s'y plier.

30 Je n'étais pas convaincu de la sincérité de ce propos et je soupçonnais même celui qui le tenait de jouir de moins de liberté que moi. Mais je fus néanmoins piqué au vif. Aussi décidai-je de rompre, à
35 la première occasion, avec une tradition qui me faisait mal juger.

Une nuit - il était vraiment très tard cette fois -, je rentrais d'un bal où je m'étais ennuyé. J'ouvris la porte de la

40 maison avec précaution et la refermai très doucement derrière moi. Sans allumer la lumière dans le corridor pour éviter le bruit de l'interrupteur, je me déchaussai prudemment. Marche après marche, le
45 cœur battant, je gravis l'escalier dans les ténèbres.

La grande horloge du hall faisait son tic-tac familial, mais ce bruit, en ces circonstances, emplissait la maison
50 silencieuse d'une solennité inaccoutumée.

À la porte de la chambre de mes parents je m'arrêtai hésitant. Je me sentais honteux de ce que je faisais. À travers la cloison, je croyais entendre le
55 souffle un peu fort de mon père. À contrecœur, je passai outre et abordai la seconde volée d'escaliers. L'obscurité était totale à présent, aucune fenêtre n'apportant à ma lente ascension le
60 concours d'une faible clarté nocturne venue du dehors.

La main gauche à la rampe qui craquait parfois imperceptiblement, je progressais le cœur gonflé à la fois
65 d'orgueil et de remords.

« Quelle tragique coïncidence, me disais-je, si mon père venait à mourir cette nuit dans son sommeil ! »

Et j'essayais, en vain d'ailleurs, de chasser
70 cette sottise pensée.

Tout à coup, je me sentis glacé d'effroi et je me tins immobile. *Quelque chose* descendait à ma rencontre. Je n'entendais aucun bruit,
75 mais tout mon être hérissé m'avertissait. La main tenant ferme la rampe, le bras droit tendu en avant pour parer toute surprise et me protéger en même temps le

visage, j'attendais...

80 Ce fut très rapide. Il y eut comme un glissement léger, dont je ressentis la vibration et, soudain, passa sur ma main agrippée à la rampe, une autre main, toute froide, une main *seule*, qui
85 n'appartenait pas à un corps, puisque je ne sentis qu'elle qui *enjamba* tout simplement mon poignet et continua à descendre dans les ténèbres. Dès que *cela* m'eut croisé, la sensation d'avoir quelque chose devant
90 moi disparut. Je n'avais plus à me défendre d'une rencontre, mais je restais figé d'horreur et, après tant d'années, j'avoue ressentir encore à ce souvenir un indicible malaise. Combien de temps
95 demurerai-je ainsi figé ? Quelques secondes sans doute, car on perd en de telles circonstances la notion exacte de la durée. La voix de mon père me parvint d'en-bas.

100 – Oui ! disait-il bourru. Puis, de nouveau, d'un ton impatient : « oui ! ».

Je dévalai les marches jusqu'à sa chambre et entrai puisqu'il m'y invitait. La lampe brûlait déjà. Mon père me

105 regardait.

– Pourquoi attends-tu si longtemps après avoir frappé ?... Tu deviens sourd ?

Mais de voir l'altération de mon visage, mon père s'inquiéta.

110 – Ça ne va pas ?

Il se redressa brusquement et ma mère s'éveilla en poussant un cri qui ajouta à l'étrangeté du moment.

– Si, si, ça va, fis-je la gorge serrée.

115 – Tu es vert, dit mon père.

– Quelle heure est-il ? demanda ma mère.

Il l'apaisa d'un geste et s'allongea à nouveau, remontant la couverture jusqu'au menton. Je l'embrassai au front. Je perçus à cet instant avec quelle intensité il cherchait à me deviner, mais rien d'autre ne fut dit. Je me retirai bouleversé et trouvai bien difficilement le sommeil. Par la suite, le
120 cérémonial nocturne se déroula sans le moindre accroc, jusqu'au moment où je quittai la maison de mes parents pour me marier. Mais jamais plus, depuis bientôt trente ans, je ne monte l'escalier dans
130 l'obscurité.



	Informations fournies dans chaque partie
1 ^{ère} partie :	
2 ^e partie :	
3 ^e partie :	
4 ^e partie :	
5 ^e partie :	
6 ^e partie :	

- ▶ En reprenant vos deux tableaux l'un en face de l'autre, que constatez-vous ? Quelles sont les similitudes et différences ?

.....

- ▶ Ces six « parties » correspondent aux six étapes du schéma fantastique. En vous basant sur les réponses des questions 1 à 13 ainsi que des informations regroupées dans le tableau ci-dessus, trouvez un nom pour les étapes du schéma.

Le récit fantastique : synthèse (2).

II. Caractéristiques :

a. Le schéma fantastique.

- **Introduction** → Le cadre spatio-temporel est le récit est ainsi ancré dans le Le est souvent présent dans le récit, et peut décider d'expliciter les raisons qui le poussent à raconter l'aventure qu'il a lui-même vécue (récit en « je ») ou dont il a été le privilégié (récit en « je » puis « il »). Le cadre décrit est toujours très réaliste et a priori C'est alors que peu à peu, des isolés de l'étrange font leur apparition.
- **Avertissement** → Les indices de l'étrange se multiplient comme pour avertir le héros que se prépare. Cet avertissement peut prendre différentes formes : apparition d'un objet ou personne étrange, une malédiction, des circonstances (nuit, brouillard, sentiment de malaise...), ou encore une mise en garde explicite. Il peut y avoir plusieurs avertissements ou indices successifs.
- **Transgression** → Le héros, de ces indices de l'étrange car Au contraire, il est et ces avertissements. Mais dans certains textes, il s'agit simplement de l'irruption du surnaturel dans le monde réel.
- **Les aventures fantastiques** → C'est l'intrusion définitive du surnaturel dans le réel. Le héros est entraîné dans des aventures et irrationnelles. Généralement, les sentiments du héros: d'abord, le héros cherche une explication rationnelle, il tente de raisonner, et ensuite, il finit par être en proie au doute.
- **La peur** → L'action fantastique atteint son paroxysme et lorsqu'il devient impossible au héros d'expliquer ce qui lui arrive, la s'empare de lui.
- **La conclusion** → Souvent, le récit fantastique se termine Il peut aller jusqu'à la mort du héros ; mais dans tous les cas, le surnaturel reste et le lecteur est plongé dans le doute quant à la nature/ réalité des événements. Néanmoins, souvent, il reste des qui attestent que le phénomène a bien eu lieu de sorte que le lecteur penche vers l'explication surnaturelle.

Exercices

- Délimitez, dans la nouvelle « La Choucroute » de Jean Ray, le schéma du récit fantastique. Pour ce faire complétez le tableau qui suit.

Etapas	Résumé de l'étape

« La Choucroute »

Jean RAY

Comme Dickens disait « tout en Squeers », je dis « tout en Buire » quand je songe à l'étrange aventure qui fut mienne. C'est par Buire qu'elle commence, par lui
5 qu'elle s'est achevée.

Je le considère comme ami parce que je perds rarement une de nos vastes parties d'échecs qu'il essaye toujours de m'être agréable par de menus et fréquents services,
10 peut-être aussi parce qu'il y a entre nous, au premier abord, une certaine ressemblance physique, depuis qu'il porte un Borsalino à très larges bords et qu'il fume une pipe bulldog de marque écossaise.

15 Nous avons d'ailleurs des goûts communs, par exemple pour la choucroute, le vin des Côtes-Rôties et le tabac de Hollande.

Buire est originaire du Cotentin, vieux pays de France qui fournit, paraît-il, à la joaillerie
20 française le plus grand nombre de courtiers ; aussi est-il employé chez Wilfer et Broways, firme très honorablement connue.

Au dernier nouvel an, ses patrons lui ont donné une prime appréciable et un abonnement sur tout le réseau ferroviaire : il
25 empocha l'argent avec plaisir, mais l'abonnement lui ouvrit un ciel de félicités sans ombre.

– Savez-vous comment je passe ma
30 journée de congé hebdomadaire, me dit-il en rougissant de bonheur. Je vais à la gare, je prends place dans le premier train venu, sans me soucier de sa destination, et je descends selon mon caprice. De cette façon, je
35 contente à peu de frais, et sans perte de temps, mon insatiable désir d'inconnu.

Je trouvai l'idée heureuse, tout en ne cachant pas que je l'enviais quelque peu.

Enfant, il me prenait souvent une fantaisie
40 nomade qui me faisait marcher toujours

droit, tout droit devant moi, espérant vaguement atteindre des horizons inconnus et prestigieux.

— Un jour, je vous prêterai mon
45 abonnement, promit-il, aucun contrôleur ne pourrait découvrir la petite supercherie, puisque nous nous ressemblons comme des frères.

Il tint sa promesse.

50 Tout au long de la journée, j'hésitai à me servir de la précieuse carte d'abonnement, puis, entre chien et loup, je me décidai brusquement : le temps était sombre et les gares étaient mal éclairées. Je choisis un
55 obscur train de banlieue, un sale petit torillard blotti au long d'une voie en cul-de-sac, et m'installai sur des coussins de serge bleue, sous le regard fuyant d'une lampe à gazoline.

Au moment où le train sifflait et où les freins
60 débloqués hurlaient, un bonhomme chargé de paquets sauta sur le marchepied. Je lui tendis une main secourable et, une fois installé en face de moi, le dos face à la direction du convoi, il m'exprima sa reconnaissance.

65 C'était un homme jovial et bavard, et j'ai retenu son discours :

– C'est la fête chez mes voisins, les Clifoire. Un nom bien drôle, n'est-il pas vrai ? C'est ainsi que dans mon pays on appelle
70 les sarbacanes avec lesquelles s'amuse les enfants. Mais, clifoires ou sarbacanes, ce sont de bien braves gens qui fêtent aujourd'hui leurs noces d'argent, parfaitement. J'apporte des pâtisseries, des tartes meringuées, des
75 religieuses, des carrés aux pistaches. Entre nous, je crains pour les meringues qui m'ont paru fragiles, mais tout fera farine au moulin, car nous sommes entre vieux amis. Il y aura un vol-au-vent aux crevettes, un gigot, un
80 poulet aux olives ...

Je souris et l'homme me devint sympathique, car il venait de citer trois plats dont je raffole.

– Pour moi, continua-t-il, je me serais contenté d'une ordinaire mais bonne chou-
85 crouste, avec des saucisses, du lard, des tranches de porc rissolées.

Je bâillai doucement, non d'ennui, car j'adore parler cuisine, mais d'une faim brusquement venue : je fais grand cas d'une choucroute
90 bien conditionnée.

La suite de la conversation ne comporta guère un changement de sujet : nous établîmes un parallèle entre les choucroutes d'Alsace et celles d'Allemagne. Puis entre celles servies
95 en Ardennes, garnies de jambonneaux, et celles présentées en spécialité autrichienne, avec des saucisses à la chipolata.

Sur ces entrefaites, le train, qui avait déjà fait d'assez nombreuses haltes, ralentit de
100 nouveau et je me levai.

– Je descends ici; bien du plaisir, Monsieur, et au revoir !

Je lui tendis la main.

Il la retint avec force, et je vis que son gros
105 et cordial visage avait soudainement blêmi.

– Ce n'est pas possible ! balbutia-t-il, vous ne pouvez pas descendre ... pas descendre ... ici.

– Mais si ... Adieu !

110 J'avais ouvert la portière et sauté sur le quai.

Il fit un geste inutile et, à ce qui me semblait, désespéré, pour me retenir.

– Vous ne pouvez descendre ... ici hurla-t-il.

115 Le train se remettait en marche : je vis le visage de mon compagnon de route se coller, tordu d'angoisse, contre la vitre de la portière. Le train prit de l'allure et ne fut qu'une ombre fuyante piquée d'un œil flamboyant de cyclope.
120

J'étais seul sur le quai d'une gare affreusement quelconque, aux lumières avaries. Une sonnette, cachée dans une niche de bois, grelottait. Je jetai un regard distrait dans des

125 locaux absolument vides et, sans avoir vu un percepteur de tickets ou un quelconque agent de contrôle, je débouchai sur une esplanade morne et complètement déserte.

Or, à cette heure, une unique chose me
130 préoccupait : celle de m'installer sur une banquette de restaurant et de commander une choucroute ! Mon ami d'une heure et ses gourmands propos avaient fait naître en moi un féroce appétit dont je m'étonnais moi-même.
135

Une rue s'allongeait devant moi, longue, interminable, toute en ombres et chichement étoilée de réverbères à flamme bleue.

Il faisait froid, il bruinaut : la nuit semblait peser
140 à même les pignons et les toits. Je ne vis aucun passant et, nulle part, la clarté accueillante d'une vitrine marchande, ni même, tout au long de cette énorme artère, bordée de hautes et noires maisons, une
145 fenêtre éclairée trouant de rose la nuit d'alentour.

– Je me demande où je suis murmurai-je, regrettant déjà l'aventure selon Buire.

Et, tout à coup, je me trouvai face au hâvre
150 de grâce : une baie cintrée ternie de buée, mais claire et laissant entrevoir des contours flous de tables, de glaces et d'un comptoir confortablement garni.

Il n'y avait personne à l'intérieur, mais la
155 banquette était large et tendue de chaude peluche rouge, et sur le comptoir flambait un double arc-en-ciel de bouteilles.

– Holà ! Quelqu'un ?

Il me semblait que ma voix portait loin,
160 fameusement loin, s'achevant dans de vastes profondeurs, en longues résonances.

– Monsieur désire ?

L'étrange bonhomme ! Je ne l'avais vu, ni
165 entendu venir, et il s'était dressé devant ma table, comme surgi d'une trappe. Il avait un curieux visage décati de clown, tout blanc, à la bouche mince et rentrante, aux yeux tapis

derrière un rempart de bourrelets grassex.

– Une bonne choucroute, s'il y a moyen
170 d'en avoir une.

– Certainement, Monsieur !

Je ne vis partir ni revenir le serveur, du moins
je ne m'en souviens guère, mais la
choucroute se trouva placée sur la table,
175 énorme, splendide, dressée sur un gigan-
tesque plat d'étain frotté. bardée de lards
épais, étayée de saucisses dorées, flan-
quée de puissantes tranches de jambon et de
rôti.

180 Tout à coup, avant que j'y eusse porté la
fourchette, une haute flamme bleue s'en
éleva.

– Nous servons toujours la choucroute
flambée. Spécialité de la maison, dit une
185 voix.

Je ne revis pas le serveur, mais je
m'écriai, de bonne humeur :

– Qu'importe, elle ne pourra qu'en être
meilleure !

190 Et j'ajoutai, mais mentalement «*Une
choucroute flambée, voilà une recette bien
nouvelle que je me promets de passer à
Buire !*»

Pourtant je n'en mangeai pas ... Une chaleur
195 terrible, formidable se dégageait du pâle
brasier, et je dus reculer sur la banquette.
J'appelai le garçon : il ne vint pas.

Je quittai la table et, dépassant le comptoir, je
200 poussai une porte qui devait s'ouvrir dans une
arrière-salle.

Ici commença la suite des étonnements sans
nombre de cette soirée.

L'arrière-salle était là, en effet, mais
absolument vide et nue, comme une pièce
205 d'une maison fraîchement bâtie ou
consciencieusement vidée par les
déménageurs.

J'allumai ma lampe de poche et décidai de
pousser plus loin mon exploration. Eh bien !

210 je circulai, un temps relativement long, par
une maison vide, déserte, inhabitée, sans
trace de meubles ou même de présences
anciennes.

Je garde de mon origine anglo-saxonne une
215 certaine dose d'humour. Cette joie intérieure
à froid dans les circonstances les plus
difficiles.

«*Je n'en mangerai pas moins la chou-
croute, me dis-je, et avec bien des chances de
220 ne pas la payer.* »

Car, en dépit de ce mystère, du vide et du
silence, ma fringale ne s'apaisait pas : au
contraire, je ne rêvais que saucisses, lardons,
côtelettes ... Je retournai dans la salle de
225 restaurant.

Il y faisait une chaleur torride et je ne pus
approcher de ma table. La flamme montait à
présent à mi-plafond : je voyais les saucisses,
les magnifiques tranches de viande grasse, la
230 colline ruisselante de la choucroute, la crème
de la purée de pommes de terre à travers un
léger voile azuré, mais ardent comme l'enfer
même.

– Si je ne puis manger, je boirai ! décidai-
235 je en saisissant une bouteille de liqueur grenat.

Elle était très lourde, solidement bouchée et
capsulée. D'un geste rageur, je cognai le
goulot contre le marbre du comptoir. La
bouteille éclata en morceaux : elle était de
240 verre plein ! Il en était de même des autres :
les jaunes, , les transparentes, les vertes, les
azurines.

Alors, la peur me poussa aux épaules, et je
m'enfuis. Je m'enfuis dans une cité horrible,
245 noire, vide, silencieuse au-delà de toute
comparaison.

Je tirai des sonnettes, d'antiques pied-de-biche
accrochés à des chaînes forgées, appuyai sur
des boutons électriques. Aucun son ne répondit
250 à mon appel.

J'avais égaré mon briquet et je n'avais pas
d'allumettes; je grimpai sur un des hauts

réverbères à flammes bleues : elles
 répandaient une chaleur atroce, mais je ne pus
 255 y enflammer une cigarette. Je me battis
 avec des volets et des portes féroce-
 ment obstinés. A la fin, une de ces dernières, plus
 fragile sans doute, céda.

Savez-vous ce qu'il y avait derrière ? Un mur
 260 énorme, noir, massif comme le roc. Il en fut
 de même d'une autre, puis d'une autre encore :
 j'étais prisonnier d'une ville toute en façades,
 sans bruit et sans autre vie que celle des
 flammes bleues, épouvantablement ardentes
 265 et pourtant ne brûlant pas.

C'est alors que je retrouvai la longue rue de la
 gare et revis le restaurant.

Il n'était plus qu'un vaste brasier de feu lunaire
 : la flamme de la choucroute flambée le
 270 consumait à présent. Je traversai en courant une
 fournaise immobile, poursuivi au long de ma
 course folle par une haleine centuplée de
 forge en furie. Et je revis la gare.

La sonnette tintait : un train se rangeait
 275 sagement le long du quai. Je me laissai
 tomber, anéanti, sur la banquette d'un coupé
 obscur.

Ce ne fut qu'après un temps bien long, une
 heure peut-être, que je vis que d'autres
 280 voyageurs l'occupaient également. Ils
 dormaient. Ils descendirent avec moi à la gare,
 où le contrôleur ne jeta qu'un regard distrait sur
 la carte d'abonnement de Buire.

Le lendemain, comme Buire venait me
 285 réclamer son abonnement, je ne lui soufflai mot
 de l'aventure, car je m'accusais d'un rêve ou
 d'une hallucination.

Mais, quand je tirai la carte de ma poche, un
 gros morceau de verre rouge en tomba c'était
 290 un tesson de la fameuse bouteille. Buire le
 ramassa.

Je vis son visage se tordre curieusement.

- Dites donc, vous ! s'écria-t-il en tour-
 nant le morceau de verre entre ses mains.

295 - Alors ... quoi ? ...

Il me regarda longuement, les yeux ronds, la
 lippe pendante, image de la plus complète
 hébétude.

- Puis-je emporter cela ? balbutia-t-il. Oh
 300 ! n'ayez aucune crainte, je vous le rendrai tel
 quel. Mais ... Mais ... Je voudrais ...

- Peuh ... Faites ! répondis-je avec in-
 différence. Il me le rapporta le soir même. Il
 était très nerveux.

305 - Je l'ai montré à Wilfer et Broways ... Ce
 sont des gens ... euh ... très discrets, soyez-en
 convaincu. Je leur ai dit que votre grand-père
 avait passé quelques années aux Indes ...

- Et vous n'avez pas menti, dis-je en
 310 riant, c'était même un fameux chenapan, à en
 croire feu mon père et mes oncles.

- Tant mieux, dit-il, tout à coup rassé-
 réné. Je me sens très mal, excusez-moi. Mais
 revenons-en à notre affaire.

315 - Nous avons donc une affaire en
 cours ?

- Je l'espère bien ! s'écria Buire. Wilfer et
 Broways disent que ce n'est pas très
 vendable. Ils n'ont jamais rien vu de pareil et
 320 surtout l'étrange forme irrégulière les
 intrigue. Qu'importe, il faudra le couper en
 quatre, peut-être en six, et cela en diminuera
 fortement la valeur. Bref, ils vous offrent un
 million de votre rubis.

325 - Ah ! fis-je, et je gardai un long silence.
 Buire devint de plus en plus nerveux.

- Allons, jouons franc jeu, ils vous en
 offrent deux millions, mais n'espérez pas en
 obtenir davantage, sinon ce serait réduire ma
 330 commission, et elle ne sera pas énorme si
 l'on vous donne deux millions.

Et comme je me taisais toujours, il cria

- Et surtout, ne l'oubliez pas ; personne ne
 vous posera jamais de questions !

335 Tard dans la nuit, il m'apportait un volu-
 mineux paquet : deux mille grands billets.

Si j'avais mis en pièces et pris un large
 morceau de la blanche carafe de kummel,
 j'aurais eu un diamant digne des trésors de

340 Golconde à offrir à Wilfer et Broways; si je
m'en étais pris aux flacons de chartreuse ou de
menthe verte, c'est une émeraude comme
jamais n'en connut Pizarre que j'aurais
emportée.

345 Mais, basta, je n'y songe guère.

Je pense à la choucroute et je meurs de regret
de n'y avoir goûté. Je la revois sans cesse:
elle hante mes jours et mes nuits. En vain, je
réclame aux cuisines les plus réputés des plats
350 géants où s'entassent les plus riches viandes
pimentées.

Dès la première bouchée, tout m'est cendre
et poussière et- d'un geste las, je renvoie le
chef-d'œuvre gourmand aux traiteurs
355 désespérés.

J'ai imploré les choucroutes les plus
fastueuses de Strasbourg, de Luxembourg, de
Vienne. Pouah ! je suis parti, la nausée aux
lèvres, criant mon dégoût et ma déses-
360 pérance.

Et j'ai tourné le dos à Buire. Ce n'est plus mon
ami.

Jean RAY (1887-1964), *Le livre des fantômes*, Librairie des Champs-Élysées



► Lisez la nouvelle « La Boule » ci-dessous.

La boule

J'étais assis à mon bureau, dans ma chambre et, à contre cœur, je faisais mes devoirs. La porte de ma chambre était entrouverte et laissait filer un courant d'air qui me faisait
5 frissonner. Je travaillais néanmoins très consciencieusement. J'appliquais les couleurs à cette maudite carte de géographie. Rien dans ma vie d'étudiant ne mérite qu'on s'y attarde, et rien non plus n'aurait pu laisser présager ma triste fin.

10 Je luttais contre la fatigue due à l'ennui lorsqu'il se passa un incident tout à fait insignifiant, insignifiant mais qui, je ne sais pourquoi, glaça l'atmosphère. Je crus apercevoir une chose assez semblable à une pelote de laine
15 sombre, molle et d'aspect filandreux, rouler sous ma chaise de bureau, furtivement, et étrangement presque peureusement. Rouler n'est pas exactement le terme, plutôt, elle semblait à la fois voler et bondir... un événement inexplicable,
20 bizarre. Je clignai des yeux, les écarquillai, elle était bien là, sous moi, juste là.

Je me penchai pour regarder dessous la chaise, amusé, intrigué par l'absence de pesanteur de cette boule noire singulière.

25 Cette petite chose, je crois, se mit en mouvement, une vibration plutôt et je ne pus résister à la caresser. Je crus percevoir un souffle

lent, comme une palpitation rythmée. Impossible ? Si ! J'avais la conviction que cette
30 petite chose était douée d'agilité et de ruse. Une odeur inconnue parvint alors à mes narines, un arôme qui n'était pas désagréable mais inhabituel. Peu à peu, je sentis mon corps tout entier picoter, comme si mille fourmis me
35 chatouillaient. Et dans le même temps, je vis sur ma main des lambeaux grisonnants, tels des voiles, tandis que d'autres s'enroulaient autour de mes bras. Ils montaient davantage que je tentais de m'extraire à l'emprise de la boule.

40 Je sortis alors de mon émerveillement et je constatai sa colère. J'avais désormais l'inquiétude d'une fin tragique. Et quand je me rendis compte qu'elle avait pris possession de mon corps, que je n'étais plus à présent qu'un cocon noir et gluant,
45 mon angoisse se transforma en terreur. Mes membres glacés se paralysaient et j'étais impuissant face à mon drame. Je pleurais sans mots dire tant mon épouvante me pétrifiait.

C'en était fini, je pensai à la mort. Mais ce
50 qui m'attendait était bien pire : je rétrécis littéralement au milieu de ce cocon abominable, pour en devenir le cœur battant, le noyau vivant. Et au moment où la porte s'ouvrit - papa venait m'appeler pour souper - je bondis furtivement
55 sous la chaise...

1. Montrez qu'il y a une gradation dans l'expression de la peur du héros.

.....

2. Le narrateur emploie différents termes pour exprimer ce qui lui est arrivé : il parle d'abord d'un « petit incident insignifiant », puis d'un « événement inexplicable, bizarre », et enfin d'un « drame ». Quelle impression cela donne-t-il ? Pourquoi selon vous ?

.....

.....

.....

.....

3. Les sentiments du narrateur évoluent au fur et à mesure que l'intrigue progresse. Quelles sont les phases de réaction par lesquelles il passe ?

Le début d'un récit fantastique : entre réalisme et étrangeté ...

► Lisez l'extrait suivant et répondez aux questions qui suivent.

J'étais entré par désœuvrement chez un de ces marchands de curiosités dits marchands de bric-à-brac [...]. Le magasin était un véritable capharnaüm ; tous les siècles et tous les pays semblaient s'y être donné rendez-vous [...]. J'hésitais entre un dragon de porcelaine et un petit fétiche mexicain, quand j'aperçus un pied charmant que je pris d'abord pour un pied de Vénus antique. [...]

10 « Ce pied fera mon affaire », dis-je au marchand, qui me regarda d'un air ironique et sournois en me tendant l'objet demandé

pour que je pusse l'examiner plus à mon aise.

15 Je fus surpris de sa légèreté; ce n'était pas un pied de métal, mais bien un pied de chair, un pied embaumé, un pied de momie: en regardant de près, on pouvait distinguer le grain de la peau [...]

20 « Ha! ha! vous voulez le pied de la princesse Hermonthis, dit le marchand avec un ricanement étrange, en fixant sur moi des yeux de hibou : ha! ha! ha! pour un serre-papiers ! Idée originale. »

D'après Théophile Gautier (1811-1872), *Le Pied de momie* (1840).

1. Dans quel lieu le narrateur se trouve-t-il ? S'agit-il d'un univers normal ?

.....

2. Relevez les éléments qui introduisent l'étrangeté.

.....

.....

.....



A votre tour !

► En vous inspirant du modèle de la page précédente, écrivez le début d'une

nouvelle fantastique :

- **Premier paragraphe:** présentez le personnage déambulant dans une brocante ou dans un vide-grenier. Décrivez rapidement les lieux, les différents objets exposés.
- **Deuxième paragraphe:** montrez le personnage s'arrêtant chez un marchand de tableaux. Décrivez un tableau en introduisant des indices d'étrangeté. Utilisez au moins un des termes ou expressions suivants: *curieux, étrange, malaise, déplaisant, ironique, singulier, je ne sais trop pourquoi.*

Exprimer le trouble l'incertitude.

- **Dans l'extrait ci-dessous, relevez les procédés utilisés pour exprimer le trouble qui gagne le narrateur. (types et formes de phrases, ponctuation, ...)**

Le narrateur marche la nuit dans Paris, il perd peu à peu ses repères.

Qui me dirait l'heure ? Aucune horloge ne sonnait dans les clochers ou dans les monuments. Je pensai : « *Je vais ouvrir le verre de ma montre et tâter l'aiguille avec mes doigts.* » Je tirai ma montre... elle ne battait plus... elle était arrêtée. Plus rien, plus rien, plus un frisson dans la ville, pas une lueur, pas un frôlement de son dans l'air. Rien ! plus rien ! plus même le roulement lointain du fiacre, – plus rien !
J'étais aux quais, et une fraîcheur glaciale montait de la rivière.
La Seine coulait-elle encore ?

Guy de Maupassant (1850-1893), « La nuit » (1888).

- **Dans l'extrait que voici, quel est le phénomène étrange ?**

Le narrateur arrive devant une demeure qu'il trouve d'abord riante et champêtre.

Mais à peine eus-je de nouveau jeté sur elle un regard distrait, que je fus forcé de m'arrêter encore, me demandant, cette fois, si je n'étais pas le jouet d'une hallucination.
Était-ce bien la maison que j'avais vue tout à l'heure? Quelle ancienneté me dénonçaient, *maintenant*, les longues lézardes, entre les feuilles pâles? — Cette bâtisse avait un air étranger [...]. Et la maison me sembla changée à donner le frisson.

Villiers de l'Isle-Adam (1838-1889), « L'intersigne », dans *Contes cruels* (1883).

- **Par quels procédés le narrateur traduit-il le caractère incertain de sa perception ?**

- Introduisez des marques de l'incertitude dans les phrases ci-dessous. Variez les procédés en vous inspirant des exemples qui vous sont donnés.

Quelqu'un était entré

*→ J'avais l'impression / il me sembla que quelqu'un était entré ;
Quelqu'un était sans doute entré ; Quelqu'un, me semblait-il, était entré ; Quelqu'un était-il
entré ? ; Je me demandai si quelqu'un était entré.*

1. La statue le regardait. →
2. Le corps de la défunte reprenait vie. →
3. Une page de mon livre venait de se tourner toute seule. →

Les soldats de plomb sortirent de leur boîte. →

5. Son miroir lui renvoya l'image d'un autre. →
6. Le pied de la momie avait bougé. →
7. La jeune femme revenait à la vie. →
8. Il entendit un miaulement plaintif qui venait de la muraille. →...



A votre tour !

- Vous trouverez à la page suivante une nouvelle intitulée « Pitié pour les ombres » écrite par Thomas Owen. Vous allez constater que cette dernière est incomplète. A vous de vous glisser dans la peau d'écrivains en herbe et d'inventer les parties manquante à ce récit.

!!! Veillez à respecter les étapes du schéma que nous venons d'étudier.

« Pitié pour les ombres »

Nous avons emprunté des routes peu fréquentées, suivant un itinéraire qui rompait avec les banalités touristiques. Le chemin de terre jaune, où nous roulions à petite allure, se tortillait à travers une campagne roussie. Le sol, sous des affleurements de pierre blanche et poreuse, avait crevé en maints endroits comme une peau trop sèche. Il faisait torride. Le bruit des cigales était si aigu, si régulier, que nous nous étions arrêtés déjà, croyant à quelque avarie mécanique. Immobiles alors, les tympanes vibrants, nous avons compris que nous étions au centre même de millions de crissements inlassablement répétés.

Sous un ciel pur, d'un bleu impitoyable, les vallonnements se présentaient à nous avec une monotonie presque hallucinante. Après notre passage, un nuage de poussière flottait dans l'air très longtemps et se déroba à nos yeux toute la contrée parcourue. Le passé immédiat s'en trouvait aboli comme si, derrière nous, à mesure que nous progressions, des pans d'univers s'effaçaient dans le néant. Était-ce la fatigue, la chaleur, le malaise qui naît à la longue d'interminables lacets sur une petite route peu confortable ? Aucun de nous n'avait le courage de parler. Moi-même, conduisant sans joie, j'avais la désagréable impression de persévérer dans une erreur. Le moteur tournait rond. Rien d'inquiétant de ce côté. Malgré le mauvais état du chemin, les cahots étaient supportables. Non, l'ennui n'était pas là, mais dans le paysage monotone et désolé où l'on aurait pu se croire engagé pour l'éternité. Un escarpement rocheux, où je croyais distinguer une ruine ancienne rongée par le temps, et que j'avais pris comme repère, basculait sans cesse dans le vide et reprenait ses distances. À croire que nous n'avancions pas, que nous tournions en rond.

Le soleil tapait dur. Toutes vitres baissées, nous supportions de plus en plus mal l'aventure. L'humeur s'en trouvait altérée. Aurélia, assise à côté de moi, croqua la dernière pastille de menthe et gémit « Bon Dieu de bon Dieu ! Qu'est-ce qu'on est venu foutre dans ce pays ! »

La phrase consacrée, qui nous amusait d'habitude, ne fit sourire personne. Du fond de la voiture,

Serge grogna en s'épongeant « Il faut être complètement toqué pour avoir choisi pareille route. Nous n'arriverons jamais nulle part. Si nous tombons en panne, il nous faudra au moins huit jours pour nous en tirer ! »

Bien entendu, il exagérait. Mais je commençais tout de même à prendre peur. Il y avait deux heures déjà que nous avions quitté la grande route et nous étions toujours en plein désert. La civilisation s'allonge suivant des axes mais ne se déploie guère en largeur. Je ne pouvais que le constater. Il était trop tard désormais pour faire demi-tour. Ma chemise me collait à la peau. Dans le rétroviseur, je pouvais voir Serge qui s'essuyait le cou avec son mouchoir fripé et, près de lui, Blonde-Amie incommodée par la chaleur, qui somnolait pour tromper ses nausées...

– Là-bas !, dit soudain Aurélia, qui scrutait courageusement l'horizon toujours en fuite.

– Quoi là-bas ?

– Un bâtiment. Une ferme, je pense, ou un monastère. J'ai vu une tour ... Là, derrière la colline.

Le courage me revint. Elle avait raison. Nous allions pouvoir trouver un peu d'ombre, nous détendre, casser la croûte. Je poussai sur l'accélérateur. Machinalement, les femmes, réconfortées, se donnaient déjà un coup de poigne.

 *** *Votre texte* ***

À l'aube, les oiseaux me réveillèrent. J'étais seul. Une odeur fade imprégnait les draps. Une odeur que je croyais reconnaître.

Je m'assis dans mon lit et je vis Aurélia, assise dans le sien, qui me regardait en riant.

- Qu'est-ce que tu fais là ? disait-elle amusée. Tu en as une tête ! Ma parole, on dirait que tu as passé la nuit avec Blanche de Castille !

C'est alors que je vis ma main. Gage de ces noces macabres, ma bague était de nouveau à mon doigt

...

Thomas OWEN, Pitié pour les ombres. © La Renaissance du livre, 1961



Lisez la nouvelle « La Vénus d'Ille » de Prosper Mérimée.

1. Dans un premier temps, relevez les principaux évènements étranges, surnaturels.
2. Ensuite, trouvez, pour chacun de ces évènements deux explications. La première rationnelle et la deuxième irrationnelle.

► Pour répondre, utilisez le tableau suivant.

Phénomènes observés		Explication rationnelle	Explication irrationnelle
<i>Ligne</i> <i>à</i>
<i>Ligne</i> <i>à</i>
<i>Ligne</i> <i>à</i>
<i>Ligne</i> <i>à</i>
<i>Ligne</i> <i>à</i>
<i>Ligne</i> <i>à</i>

« *La Vénus d'Ille* »

Prosper MÉRIMÉE

Je descendais le dernier coteau du Canigou, et, bien que le soleil fût déjà couché, je distinguais dans la plaine les maisons de la petite ville d'Ille, 5 vers laquelle je me dirigeais.

« Vous savez, dis-je au Catalan qui me servait de guide depuis la veille, vous savez sans doute où demeure M. de Peyrehorade ?

— Si je le sais ! s'écria-t-il, je connais sa maison comme la mienne ; et s'il ne faisait pas si noir, je vous la montrerais. C'est la plus belle 10 d'Ille. Il a de l'argent, oui, M. de Peyrehorade ; et il marie son fils à plus riche que lui encore.

— Et ce mariage se fera-t-il bientôt ? lui demandai-je.

— Bientôt ! il se peut déjà que les violons soient commandés pour la noce. Ce soir, peut-être, demain, après-demain, que sais-je ! 15 C'est à Puygarrig que ça se fera ; car c'est Mlle de Puygarrig que monsieur le fils épouse. Ce sera beau, oui ! »

J'étais recommandé à M. de Peyrehorade par mon ami M. de P. C'était, m'avait-il dit, un antiquaire fort instruit et d'une complaisance à toute épreuve. Il se ferait un plaisir de me montrer toutes les ruines à 20 dix lieues à la ronde. Or, je comptais sur lui pour visiter les environs d'Ille, que je savais riches en monuments antiques et du Moyen Age.

Ce mariage, dont on me parlait alors pour la première fois, dérangeait tous mes plans.

Je vais être un trouble-fête, me dis-je. Mais j'étais attendu ; 25 annoncé par M. de P., il fallait bien me présenter.

« Gageons, monsieur, me dit mon guide, comme nous étions déjà dans la plaine, gageons un cigare que je devine ce que vous allez faire chez M. de Peyrehorade ?

— Mais, répondis-je en lui tendant un cigare, cela n'est pas bien 30 difficile à deviner. A l'heure qu'il est, quand on a fait six lieues dans le Canigou, la grande affaire, c'est de souper.

— Oui, mais demain ?... Tenez, je parierais que vous venez à Ille pour voir l'idole ? j'ai deviné cela à vous voir tirer en portrait les saints de Serrabona.

35 — L'idole ! quelle idole ? » Ce mot avait excité ma curiosité.

« Comment ! on ne vous a pas conté, à Perpignan, comment M. de Peyrehorade avait trouvé une idole en terre ?

— Vous voulez dire une statue en terre cuite, en argile ?

— Non pas. Oui, bien en cuivre, et il y en a de quoi faire des gros 40 sous. Elle vous pèse autant qu'une cloche d'église. C'est bien avant dans la terre, au pied d'un olivier, que nous l'avons eue.

— Vous étiez donc présent à la découverte ?

— Oui, monsieur. M. de Peyrehorade nous dit, il y a quinze 45 jours, à Jean Coll et à moi, de déraciner un vieil olivier qui était gelé de l'année dernière, car elle a été bien mauvaise, comme vous savez. Voilà donc qu'en travaillant, Jean Coll, qui y allait de tout coeur, il donne un coup de pioche, et j'entends bimm... comme s'il avait tapé sur une cloche.

Qu'est-ce que c'est ? que je dis. Nous piochons toujours, nous piochons, et voilà qu'il paraît une main noire, qui semblait la main

50 d'un mort qui sortait de terre. Moi, la peur me prend. Je m'en vais à monsieur, et je lui dis : "Des morts, notre maître, qui sont sous l'olivier ! Faut

appeler le curé. - Quels morts ?" qu'il me dit. Il vient, et il n'a pas plus tôt vu la main qu'il s'écrie : "Un antique ! un antique !" Vous

55 auriez cru qu'il avait trouvé un trésor. Et le voilà, avec la pioche, avec les mains, qu'il se démène et qui faisait quasiment autant d'ouvrage que nous deux.

– Et enfin que trouvâtes-vous ?

– Une grande femme noire plus qu'à moitié nue, révérence parler, 60 monsieur, toute en cuivre, et M. de Peyrehorade nous a dit que c'était une idole du temps des païens... du temps de Charlemagne, quoi !

– Je vois ce que c'est... Quelque bonne Vierge en bronze d'un couvent détruit.

– Une bonne Vierge ! ah bien oui !... Je l'aurais bien reconnue, si 65 ç'avait été une bonne Vierge. C'est une idole, vous dis-je : on le voit bien à son air. Elle vous fixe avec ses grands yeux blancs... On dirait qu'elle vous dévisage. On baisse les yeux, oui, en la regardant.

– Des yeux blancs ? Sans doute ils sont incrustés dans le bronze. Ce sera peut-être quelque statue romaine.

70 – Romaine ! c'est cela. M. de Peyrehorade dit que c'est une Romaine. Ah ! je vois bien que vous êtes un savant comme lui.

– Est-elle entière, bien conservée ?

– Oh ! monsieur, il ne lui manque rien. C'est encore plus beau et mieux fini que le buste de Louis-Philippe, qui est à la mairie, en plâtre 75 peint. Mais avec tout cela, la figure de cette idole ne me revient pas. Elle a l'air méchante... et elle l'est aussi.

– Méchante ! Quelle méchanceté vous a-t-elle faite ?

Pas à moi précisément ; mais vous allez voir. Nous nous étions mis à quatre pour la dresser debout, et M. de Peyrehorade, qui lui aussi tirait à la 80 corde, bien qu'il n'ait guère plus de force qu'un poulet, le digne homme ! Avec bien de la peine nous la mettons droite. J'amassais un tuileau pour la caler, quand, patatras ! la voilà qui tombe à la renverse tout d'une masse. Je dis : Gare dessous ! Pas assez vite pourtant, car Jean Coll n'a pas eu le temps de tirer sa jambe...

85 – Et il a été blessé ?

– Cassée net comme un échalas, sa pauvre jambe Pécaïre ! quand j'ai vu cela, moi, j'étais furieux. Je voulais défoncer l'idole à coups de pioche, mais M. de Peyrehorade m'a retenu. Il a donné de l'argent à Jean Coll, qui tout de même est encore au lit depuis 90 quinze jours que cela lui est arrivé, et le médecin dit qu'il ne marchera jamais de cette jambe-là comme de l'autre. C'est dommage, lui qui était notre meilleur coureur et, après monsieur le fils, le plus malin joueur de paume. C'est que M. Alphonse de Peyrehorade en a été triste, car c'est Coll qui faisait sa partie. Voilà 95 qui était beau à voir comme ils se renvoyaient les balles. Paf ! paf ! Jamais elles ne touchaient terre. »

Devisant de la sorte, nous entrâmes à Ille, et je me trouvai bientôt en présence de M. de Peyrehorade. C'était un petit vieillard vert encore et dispos, poudré, le nez rouge, l'air jovial et goguenard. Avant 100 d'avoir ouvert la lettre de M. de P., il m'avait installé devant une table bien servie, et m'avait présenté à sa femme et à son fils comme un archéologue illustre, qui devait tirer le Roussillon de l'oubli où le laissait l'indifférence des savants.

Tout en mangeant de bon appétit, car rien ne dispose mieux que 105 l'air vif des montagnes, j'examinai mes hôtes. J'ai dit un mot de M. de Peyrehorade ; je dois ajouter que c'était la vivacité même. Il parlait, mangeait, se levait, courait à sa bibliothèque, m'apportait des livres, me montrait des estampes, me versait à boire ; il n'était jamais deux minutes en repos. Sa femme, un peu trop grasse, 110 comme la plupart des Catalanes lorsqu'elles ont passé quarante ans, me parut une provinciale renforcée, uniquement occupée des soins du ménage. Bien que le souper fût suffisant pour six personnes au moins, elle courut à la cuisine, fit tuer des pigeons, frire des miliasses, ouvrit je ne sais combien de pots de confitures. En un instant la table fut

115 encombrée de plats et de bouteilles, et je serais certainement mort
d'indigestion si j'avais goûté seulement à tout ce qu'on m'offrait.
Cependant, à chaque plat que je refusais, c'étaient de nouvelles excuses.
On craignait que je ne me trouvasse bien mal à Ille. Dans la province
on a si peu de ressources, et les Parisiens sont si difficiles !

120 Au milieu des allées et venues de ses parents, M. Alphonse de
Peyrehorade ne bougeait pas plus qu'un Terme. C'était un grand jeune
homme de vingt-six ans, d'une physionomie belle et régulière, mais
manquant d'expression. Sa taille et ses formes athlétiques justifiaient bien
la réputation d'infatigable joueur de paume qu'on lui faisait dans le
125 pays. Il était ce soir-là habillé avec élégance, exactement d'après la
gravure du dernier numéro du *Journal des Modes*. Mais il me
semblait gêné dans ses vêtements ; il était raide comme un piquet
dans son col de velours, et ne se tournait que tout d'une pièce. Ses
mains grosses et hâlées, ses ongles courts contrastaient singulièrement
130 avec son costume. C'étaient des mains de laboureur sortant des manches
d'un dandy. D'ailleurs, bien qu'il me considérât de la tête aux pieds
fort curieusement, en ma qualité de Parisien, il ne m'adressa qu'une
seule fois la parole dans toute la soirée, ce fut pour me demander où
j'avais acheté la chaîne de ma montre.

135 « Ah çà ! mon cher hôte, me dit M. de Peyrehorade, le souper
tirant à sa fin, vous m'appartenez, vous êtes chez moi. Je ne vous lâche
plus, sinon quand vous aurez vu tout ce que nous avons de curieux dans
nos montagnes. Il faut que vous appreniez à connaître notre
Roussillon, et que vous lui rendiez justice. Vous ne vous doutez pas
140 de tout ce que nous allons vous montrer. Monuments phéniciens,
celtiques, romains, arabes, byzantins, vous verrez tout, depuis le
cèdre jusqu'à l'hysope. Je vous mènerai partout et ne vous ferai pas
grâce d'une brique. »

Un accès de toux l'obligea de s'arrêter. J'en profitai pour lui dire

145 que je serais désolé de le déranger dans une circonstance aussi intéressante
pour sa famille. S'il voulait bien me donner ses excellents conseils sur
les excursions que j'aurais à faire, je pourrais, sans qu'il prît la peine de
m'accompagner...

« Ah ! vous voulez parler du mariage de ce garçon-là, s'écria-t-il
150 en m'interrompant. Bagatelle, ce sera fait après-demain. Vous
ferez la noce avec nous, en famille, car la future est en deuil d'une tante
dont elle hérite. Ainsi point de fête, point de bal... C'est dommage...
vous auriez vu danser nos Catalanes... Elles sont jolies, et peut-être
l'envie vous aurait-elle pris d'imiter mon Alphonse. Un mariage,
155 dit-on, en amène d'autres... Samedi, les jeunes gens mariés, je suis
libre, et nous nous mettons en course. Je vous demande pardon de
vous donner l'ennui d'une noce de province. Pour un Parisien blasé
sur les fêtes... et une noce sans bal encore ! Pourtant, vous verrez
une mariée... une mariée... vous m'en direz des nouvelles... Mais
160 vous êtes un homme grave et vous ne regardez plus les femmes. J'ai
mieux que cela à vous montrer. Je vous ferai voir quelque chose !...
Je vous réserve une fière surprise pour demain.

– Mon Dieu ! lui dis-je, il est difficile d'avoir un trésor dans sa
maison sans que le public en soit instruit. Je crois deviner la surprise que
165 vous me préparez. Mais si c'est de votre statue qu'il s'agit, la
description que mon guide m'en a faite n'a servi qu'à exciter ma
curiosité et à me disposer à l'admiration.

– Ah ! il vous a parlé de l'idole, car c'est ainsi qu'ils appellent
ma belle Vénus Tur... mais je ne veux rien vous dire. Demain, au grand
170 jour, vous la verrez, et vous me

direz si j'ai raison de la croire un chef-d'œuvre. Parbleu ! vous ne
pouviez arriver plus à propos ! Il y a des inscriptions que moi,
pauvre ignorant, j'explique à ma manière... mais un savant de Paris !...
Vous vous moquerez peut-être de mon interprétation... car j'ai fait un

175 mémoire... moi qui vous parle... vieil antiquaire de province, je me suis
lancé... Je veux faire gémir la presse... Si vous vouliez bien me lire
et me corriger, je pourrais espérer... Par exemple, je suis bien curieux
de savoir comment vous traduirez cette inscription sur le socle : *CAVE*...
Mais je ne veux rien vous demander encore ! A demain, à demain ! Pas
180 un mot sur la Vénus aujourd'hui.

– Tu as raison, Peyrehorade, dit sa femme, de laisser là ton idole. Tu
devrais voir que tu empêches monsieur de manger. Va, monsieur a
vu à Paris de bien plus belles statues que la tienne. Aux Tuileries, il y
en a des douzaines, et en bronze aussi.

185 – Voilà bien l'ignorance, la sainte ignorance de la province !
interrompt M. de Peyrehorade. Comparer un antique admirable aux
plates figures de Coustou !

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ma ménagère !

190 « Savez-vous que ma femme voulait que je fondisse ma statue
pour en faire une cloche à notre église ? C'est qu'elle en eût été la
marraine. Un chef-d'œuvre de Myron, monsieur !

– Chef-d'œuvre ! chef-d'oeuvre ! un beau chef-d'œuvre qu'elle a fait !
casser la jambe d'un homme !

195 Ma femme, vois-tu ? dit M. de Peyrehorade d'un ton résolu, et
tendant vers elle sa jambe droite dans un bas de soie chinée, si ma Vénus
m'avait cassé cette jambe-là, je ne la regretterais pas.

– Bon Dieu ! Peyrehorade, comment peux-tu dire cela ! Heureusement
que l'homme va mieux... Et encore je ne peux pas prendre sur moi
200 de regarder la statue qui fait des malheurs comme celui-là. Pauvre Jean
Coll !

– Blessé par Vénus, monsieur, dit M. de Peyrehorade riant d'un
gros rire, blessé par Vénus, le maraud se plaint :

Veneris nec præmia nôris'.

205 « Qui n'a pas été blessé par Vénus ? »

M. Alphonse, qui comprenait le français mieux que le latin, cligna
de l'œil d'un air d'intelligence, et me regarda comme pour me demander
: « **Et** vous, Parisien, comprenez-vous ? »

Le souper finit. Il y avait une heure que je ne mangeais plus. J'étais
210 fatigué, et je ne pouvais parvenir à cacher les fréquents bâillements qui
m'échappaient. Mme de Peyrehorade s'en aperçut la première, et
remarqua qu'il était temps d'aller dormir. Alors commencèrent de
nouvelles excuses sur le mauvais gîte que j'allais avoir. Je ne serais
pas comme à Paris. En province on est si mal ! Il fallait de
215 l'indulgence pour les Roussillonnais. J'avais beau protester qu'après
une course dans les montagnes, une botte de paille me serait un
coucher délicieux, on me priait toujours de pardonner à de pauvres
campagnards s'ils ne me traitaient pas aussi bien qu'ils l'eussent désiré.
Je montai enfin à la chambre qui m'était destinée, accompagné de M.
220 de Peyrehorade. L'escalier, dont les marches supérieures étaient en
bois, aboutissait au milieu d'un corridor, sur lequel donnaient plusieurs
chambres.

« A droite, me dit mon hôte, c'est l'appartement que je destine à la
future Mme Alphonse. Votre chambre est au

225 bout du corridor opposé. Vous sentez bien, ajouta-t-il d'un air qu'il
voulait rendre fin, vous sentez bien qu'il faut isoler de nouveaux
mariés. Vous êtes à un bout de la maison, eux à l'autre. »

Nous entrâmes dans une chambre bien meublée, où le premier objet sur
lequel je portai la vue fut un lit long de sept pieds, large de six, et si
230 haut qu'il fallait un escabeau pour s'y guinder. Mon hôte m'ayant
indiqué la position de la sonnette, et s'étant assuré par lui-même que
le sucrier était plein, les flacons d'eau de Cologne dûment placés sur la
toilette, après m'avoir demandé plusieurs fois si rien ne me manquait,

me souhaita une bonne nuit et me laissa seul.

235 Les fenêtres étaient fermées. Avant de me déshabiller, j'en ouvris
une pour respirer l'air frais de la nuit, délicieux après un long souper. En
face était le Canigou, d'un aspect admirable en tout temps, mais qui me
parut ce soir-là la plus belle montagne du monde, éclairé qu'il était
240 sa silhouette merveilleuse, et j'allais fermer ma fenêtre, lorsque, baissant
les yeux, j'aperçus la statue sur un piédestal à une vingtaine de toises
de la maison. Elle était placée à l'angle d'une haie vive qui
séparait un petit jardin d'un vaste carré parfaitement uni, qui, je
l'appris plus tard, était le jeu de paume de la ville. Ce terrain,
245 propriété de M. de Peyrehorade, avait été cédé par lui à la commune,
sur les pressantes sollicitations de son fils.

A la distance où j'étais, il m'était difficile de distinguer l'attitude de la
statue ; je ne pouvais juger que de sa hauteur, qui me parut de six
pieds environ. En ce moment, deux polissons de la ville passaient
250 sur le jeu de paume, assez près de la haie, sifflant le joli air du
Roussillon : *Montagnes régionales*. Ils s'arrêtèrent pour regarder la
statue ; un d'eux l'apostropha même à haute voix. Il parlait catalan ; mais
j'étais dans le Roussillon depuis assez longtemps pour pouvoir
comprendre à peu près ce qu'il disait : « Te voilà donc, coquine ! (Le
255 terme catalan était plus énergique.) Te voilà, disait-il. C'est donc toi
qui as cassé la jambe à Jean Coll ! Si tu étais à moi, je te casserais le
COU.

– Bah ! avec quoi ? dit l'autre. Elle est de cuivre, et si dure
qu'Etienne a cassé sa lime dessus, essayant de l'entamer. C'est du cuivre
260 du temps des païens ; c'est plus dur que je ne sais quoi.

– Si j'avais mon ciseau à froid (il paraît que c'était un apprenti
serrurier), je lui ferais bientôt sauter ses grands yeux blancs, comme
je tirerais une amande de sa coquille. Il y a pour plus de cent sous

d'argent. »

265 Ils firent quelques pas en s'éloignant.

« Il faut que je souhaite le bonsoir à l'idole », dit le plus grand des
apprentis, s'arrêtant tout à coup.

Il se baissa, et probablement ramassa une pierre. Je le vis déployer
le bras, lancer quelque chose, et aussitôt un coup sonore retentit sur
270 le bronze. Au même instant l'apprenti porta la main à sa tête en
poussant un cri de douleur.

« Elle me l'a rejetée ! » s'écria-t-il.

Et mes deux polissons prirent la fuite à toutes jambes. Il était
évident que la pierre avait rebondi sur le métal, et avait puni ce drôle
275 de l'outrage qu'il faisait à la déesse.

Je fermai la fenêtre en riant de bon cœur.

« Encore un Vandale puni par Vénus. Puissent tous les destructeurs de
nos vieux monuments avoir ainsi la tête cassée ! »

Sur ce souhait charitable, je m'endormis.

280 Il était grand jour quand je me réveillai. Auprès de mon lit étaient,
d'un côté, M. de Peyrehorade, en robe de chambre ; de l'autre un
domestique envoyé par sa femme une tasse de chocolat à la main.

« Allons, debout, Parisien ! Voilà bien mes paresseux de la capitale !
disait mon hôte pendant que je m'habillais à la hâte. Il est huit
285 heures, et encore au lit ! je suis levé, moi, depuis six heures. Voilà
trois fois que je monte, je me suis approché de votre porte sur la
pointe du pied : personne, nul signe de vie. Cela vous fera mal de
trop dormir à votre âge. Et ma Vénus que vous n'avez pas encore
vue. Allons, prenez-moi vite cette tasse de chocolat de
290 Barcelone... Vraie contrebande. Du chocolat comme on n'en a pas
à Paris. Prenez des forces, car, lorsque vous serez devant ma
Vénus, on ne pourra plus vous en arracher. »

En cinq minutes je fus prêt, c'est-à-dire à moitié rasé, mal

boutonné, et brûlé par le chocolat que j'avalai bouillant. Je descendis
295 dans le jardin, et me trouvai devant une admirable statue.

C'était bien une Vénus, et d'une merveilleuse beauté. Elle avait le
haut du corps nu, comme les anciens représentaient d'ordinaire les grandes
divinités ; la main droite, levée à la hauteur du sein, était tournée, la
paume en dedans, le pouce et les deux premiers doigts étendus, les
300 deux autres légèrement ployés. L'autre main, rapprochée de la hanche,
soutenait la draperie qui couvrait la partie inférieure du corps.
L'attitude de cette statue rappelait celle du Joueur de mourre qu'on
désigne, je ne sais trop pourquoi, sous le nom de Germanicus. Peut-être
avait-on voulu représenter la déesse au jeu de mourre.

305 Quoi qu'il en soit, il est impossible de voir quelque chose de plus parfait
que le corps de cette Vénus ; rien de plus suave, de plus voluptueux
que ses contours ; rien de plus élégant et de plus noble que sa draperie.
Je m'attendais à quelque ouvrage du Bas-Empire ; je voyais un
chef-d'œuvre du meilleur temps de la statuaire. Ce qui me frappait
310 surtout, c'était l'exquise vérité des formes, en sorte qu'on aurait pu les
croire moulées sur nature, si la nature produisait d'aussi parfaits modèles.

La chevelure, relevée sur le front, paraissait avoir été dorée
autrefois. La tête, petite comme celle de presque toutes les statues
grecques, était légèrement inclinée en avant. Quant à la figure,
315 jamais je ne parviendrai à exprimer son caractère étrange, et dont le
type ne se rapprochait de celui d'aucune statue antique dont il me
souviens. Ce n'était point cette beauté calme et sévère des sculpteurs
grecs, qui, par système, donnaient à tous les traits une majestueuse
immobilité. Ici, au contraire, j'observais avec surprise l'intention
320 marquée de l'artiste de rendre la malice arrivant jusqu'à la
méchanceté. Tous les traits étaient contractés légèrement : les yeux un
peu obliques, la bouche relevée des coins, les narines quelque peu

gonflées. Dédain, ironie, cruauté, se lisaient sur ce visage d'une
incroyable beauté cependant. En vérité, plus on regardait cette
325 admirable statue, et plus on éprouvait le sentiment pénible qu'une si
merveilleuse beauté pût s'allier à l'absence de toute sensibilité.

« Si le modèle a jamais existé, dis-je à M. de Peyrehorade, et je
doute que le Ciel ait jamais produit une telle femme, que je plains
ses amants ! Elle a dû se complaire à les faire mourir de désespoir. Il y a
330 dans son expression quelque chose de féroce, et pourtant je n'ai jamais
vu rien de si beau.

— C'est Vénus tout entière à sa proie attachée ! » s'écria M. de
Peyrehorade, satisfait de mon enthousiasme.

Cette expression d'ironie infernale était augmentée peut-être par
335 le contraste de ses yeux incrustés d'argent et très brillants avec la
patine d'un vert noirâtre que le temps avait donné à toute la statue. Ces
yeux brillants produisaient une certaine illusion qui appelait la réalité,
la vie. Je me souvins de ce que m'avait dit mon guide, qu'elle faisait
baisser les yeux à ceux qui la regardaient. Cela était presque vrai,
340 et je ne pus me défendre d'un mouvement de colère contre moi-
même en me sentant un peu mal à mon aise devant cette figure de bronze.

« Maintenant que vous avez tout admiré en détail, mon cher collègue
en antiquaille, dit mon hôte, ouvrons, s'il vous plaît, une conférence
scientifique. Que dites-vous de cette inscription, à laquelle vous
345 n'avez point pris garde encore ? »

Il me montrait le socle de la statue, et j'y lus ces mots :

CAVE AMANTEM

« *Quid dicis, doctissime ?* me demanda-t-il en se frottant les mains.
Voyons si nous nous rencontrerons sur le sens de ce *cave amantem !*

350 — Mais, répondis-je, il y a deux sens. On peut traduire : "Prends garde
à celui qui t'aime, défie-toi des amants." Mais, dans ce sens, je ne sais

si *cave amantem* serait d'une bonne latinité. En voyant l'expression diabolique de la dame, je croirais plutôt que l'artiste a voulu mettre en garde le spectateur contre cette terrible beauté. Je traduirais
355 donc : "Prends garde à toi si *elle* t'aime."

— Humph ! dit M. de Peyrehorade, oui, c'est un sens admissible ; mais, ne vous en déplaît, je préfère la première traduction, que je développerai pourtant. Vous connaissez l'amant de Vénus ?

– Il y en a plusieurs.
360 – Oui ; mais le premier, c'est Vulcain. N'a-t-on pas voulu dire : "Malgré toute ta beauté, ton air dédaigneux, tu auras un forgeron, un vilain boiteux pour amant Leçon profonde, monsieur, pour les coquettes ! »

Je ne pus m'empêcher de sourire, tant l'explication me parut tirée par
365 les cheveux.

C'est une terrible langue que le latin avec sa concision », observai-je pour éviter de contredire formellement mon antiquaire, et je reculai de quelques pas afin de mieux contempler la statue.

« Un instant, collègue ! dit M. de Peyrehorade en m'arrêtant par le
370 bras, vous n'avez pas tout vu. Il y a encore une autre inscription. Montez sur le socle et regardez au bras droit. » En parlant ainsi, il m'aidait à monter.

Je m'accrochai sans trop de façon au cou de la Vénus, avec laquelle je commençais à me familiariser. Je la regardai même un instant
375 *sous le nez*, et la trouvai de près encore plus méchante et encore plus belle. Puis je reconnus qu'il y avait, gravés sur le bras, quelques caractères d'écriture cursive antique, à ce qu'il me sembla. A grand renfort de besicles j'épelai ce qui suit, et cependant M. de Peyrehorade répétait chaque mot à mesure que je le prononçais, approuvant du
380 geste et de la voix. Je lus donc

VENERI TVRBVL... EVTYCHES MYRO IMPERIO FECIT.

Après ce mot *TVRBVL* de la première ligne, il me sembla qu'il y avait quelques lettres effacées ; mais *TVRBVL* était parfaitement lisible.

« Ce qui veut dire ?... me demanda mon hôte, radieux et souriant avec
385 malice, car il pensait bien que je ne me tirerais pas facilement de ce *TVRBVL*.

– Il y a un mot que je ne m'explique pas encore, lui dis-je ; tout le reste est facile. Eutychès Myron a fait cette offrande à Vénus par son ordre.

390 – A merveille. Mais *TVRBVL*, qu'en faites-vous ? Qu'est-ce que *TVRBVL* ?

– *TVRBVL* m'embarrasse fort. Je cherche en vain quelque épithète connue de Vénus qui puisse m'aider. Voyons, que diriez-vous de *TVRBVLENTA* ? Vénus qui trouble, qui agite... Vous vous apercevez que
395 je suis toujours préoccupé de son expression méchante. *TVRBVLENTA*, ce n'est point une trop mauvaise épithète pour Vénus, ajoutai-je d'un ton modeste, car je n'étais pas moi-même fort satisfait de mon explication.

– Vénus turbulente ! Vénus la tapageuse ! Ah ! vous croyez donc que ma Vénus est une Vénus de cabaret ? Point du tout,
400 monsieur ; c'est une Vénus de bonne compagnie. Mais je vais vous expliquer ce *TVRBVL*... Au moins vous me promettez de ne point divulguer ma découverte avant l'impression de mon mémoire. C'est que, voyez-vous, je m'en fais gloire, de cette trouvaille-là... Il faut bien que vous nous laissiez quelques épis à glaner, à nous
405 autres pauvres diables de provinciaux. Vous êtes si riches, messieurs les savants de Paris ! »

Du haut du piédestal, où j'étais toujours perché, je lui promis solennellement que je n'aurais jamais l'indignité de lui voler sa découverte.

410 « *TVRBVL...*, monsieur, dit-il en se rapprochant et baissant la voix de peur qu'un autre que moi ne pût l'entendre, lisez *TVRBVLNEM*.

– Je ne comprends pas davantage.

– Ecoutez bien. A une lieue d'ici, au pied de la montagne, il y a un village qui s'appelle Boulternère. C'est une corruption du mot latin

415 *TVRBVLNERA*. Rien de plus commun que ces inversions. Boulternère, monsieur, a été une ville romaine. Je m'en étais toujours douté, mais jamais je n'en avais eu la preuve. La preuve, la voilà. Cette Vénus était la divinité topique de la cité de Boulternère, et ce mot de Boulternère, que je viens de démontrer d'origine antique, 420 prouve une chose bien plus curieuse, c'est que Boulternère, avant d'être une ville romaine, a été une ville phénicienne ! »

Il s'arrêta un moment pour respirer et jouir de ma surprise. Je parvins à réprimer une forte envie de rire.

« En effet, poursuivit-il, *TVRBVLNERA* est pur phénicien, *TVR*, 425 prononcez *TOUR...* *TOUR* et *SOUR*, même mot, n'est-ce pas ? *SOUR* est le nom phénicien de Tyr ; je n'ai pas besoin de vous en rappeler le sens. *BVL*, c'est Baal, Bâl, Bel, Bul, légères différences de prononciation. Quant à *NERA*, cela me donne un peu de peine. Je suis tenté de

430 humide, marécageux. Ce serait donc un mot hybride. Pour justifier *νηρός*, je vous montrerai à Boulternère comment les ruisseaux de la montagne y forment des mares infectes. D'autre part, la terminaison *NERA* aurait pu être ajoutée beaucoup plus tard en l'honneur de Nera Pivesuvia, femme de Tétricus, laquelle aurait fait quelque bien à la cité de

435 Turbul. Mais, à cause des mares, je préfère l'étymologie de *νηρός* » Il prit une prise de tabac d'un air satisfait.

Mais laissons les Phéniciens, et revenons à l'inscription. Je traduis donc : A Vénus de Boulternère Myron dédie par son ordre

cette statue, son ouvrage. »

440 Je me gardai bien de critiquer son étymologie, mais je voulus à mon tour faire preuve de pénétration, et je lui dis :

« Halte-là, monsieur. Myron a consacré quelque chose, mais je ne vois nullement que ce soit cette statue.

– Comment ! s'écria-t-il, Myron n'était-il pas un fameux sculpteur grec 445 ? Le talent se sera perpétué dans sa famille c'est un de ses descendants qui aura fait cette statue. Il n'y a rien de plus sûr.

– Mais, répliquai-je, je vois sur le bras un petit trou. Je pense qu'il a servi à fixer quelque chose, un bracelet, par exemple, que ce Myron donna à Vénus en offrande expiatoire. Myron était un amant 450 malheureux. Vénus était irritée contre lui : il l'apaisa en lui consacrant un bracelet d'or. Remarquez que fecit se prend fort souvent pour consecravit. Ce sont termes synonymes. Je vous en montrerais plus d'un exemple si j'avais sous la main Gruter ou bien Orelli. Il est naturel qu'un amoureux voie Vénus qu'il s'imagine qu'elle lui 455 commande de donner en rêve, qu'un bracelet d'or à sa statue. Myron lui consacra un bracelet... Puis les barbares ou bien quelque voleur sacrilège...

– Ah ! qu'on voit bien que vous avez fait des romans ! s'écria mon hôte en me donnant la main pour descendre. Non, monsieur, c'est un ouvrage de l'école de Myron. Regardez seulement le travail, et vous en conviendrez. "

M'étant fait une loi de ne jamais contredire à outrance les antiquaires entêtés, je baissai la tête d'un air convaincu en disant :

« C'est un admirable morceau.

465 – Ah ! mon Dieu, s'écria M. de Peyrehorade, encore un trait de vandalisme ! On aura jeté une pierre à ma statue ! »

Il venait d'apercevoir une marque blanche un peu au-dessus du sein de la Vénus. Je remarquai une trace semblable sur les doigts de

la main droite, qui, je le supposai alors, avaient été touchés dans le
 470 trajet de la pierre, ou bien un fragment s'en était détaché par le
 choc et avait ricoché sur la main. Je contai à mon hôte l'insulte
 dont j'avais été témoin et la prompte punition qui s'en était suivie.
 Il en rit beaucoup, et, comparant l'apprenti à Diomède', il lui
 souhaita de voir, comme le héros grec, tous ses compagnons changés
 475 en oiseaux blancs.

La cloche du déjeuner interrompit cet entretien classique, et, de
 même que la veille, je fus obligé de manger comme quatre. Puis
 vinrent des fermiers de M. de Peyrehorade ; et, pendant qu'il leur
 donnait audience, son fils me mena voir une calèche qu'il avait
 480 achetée à Toulouse pour sa fiancée, et que j'admiraï, cela va sans dire.
 Ensuite j'entraï avec lui dans l'écurie, où il me tint une demi-heure à me
 vanter ses chevaux, à me faire leur généalogie, à me conter les prix qu'ils
 avaient gagnés aux courses du département. Enfin, il en vint à me parler de
 sa future, par la transition d'une jument grise qu'il lui destinait.

485 « Nous la verrons aujourd'hui, dit-il. Je ne sais si vous la trouverez
 jolie. Vous êtes difficiles, à Paris ; mais tout le monde, ici et à
 Perpignan, la trouve charmante. Le bon, c'est qu'elle est fort riche. Sa
 tante de Prades lui a laissé son bien. Oh ! je vais être fort heureux. »

Je fus profondément choqué de voir un jeune homme paraître
 490 plus touché de la dot que des beaux yeux de sa future.

« Vous vous connaissez en bijoux, poursuivit M. Alphonse,
 comment trouvez-vous ceci ? Voici l'anneau que je lui donnerai
 demain. »

En parlant ainsi, il tirait de la première phalange de son petit doigt une
 495 grosse bague enrichie de diamants, et formée de deux mains
 entrelacées ; allusion qui me parut infiniment poétique. Le travail en
 était ancien, mais je jugeai qu'on l'avait retouchée pour

enchâsser les diamants. Dans l'intérieur de la bague se lisaient ces mots
 en lettres gothiques : *Sempr'ab ti*, c'est-à-dire, toujours avec toi.

500 « C'est une jolie bague, lui dis-je ; mais ces diamants ajoutés lui
 ont fait perdre un peu de son caractère.

– Oh ! elle est bien plus belle comme cela, répondit-il en souriant.
 Il y a là pour douze cents francs de diamants. C'est ma mère qui me l'a
 donnée. C'était une bague de famille très ancienne... du temps de
 505 la chevalerie. Elle avait servi à ma grand-mère, qui la tenait de la
 sienne. Dieu sait quand cela a été fait.

– L'usage à Paris, lui dis-je, est de donner un anneau tout simple,
 ordinairement composé de deux métaux différents, comme de l'or et
 du platine. Tenez, cette autre bague, que vous avez à ce doigt, serait
 510 fort convenable.

Celle-ci, avec ses diamants et ses mains en relief, est si grosse, qu'on
 ne pourrait mettre un gant par-dessus.

– Oh ! Mme Alphonse s'arrangera comme elle voudra. Je crois
 qu'elle sera toujours bien contente de l'avoir. Douze cents francs
 515 au doigt, c'est agréable. Cette petite bague-là, ajouta-t-il en regardant
 d'un air de satisfaction l'anneau tout uni qu'il portait à la main, celle-là,
 c'est une femme à Paris qui me l'a donnée un jour de Mardi gras. Ah
 ! comme je m'en suis donné quand j'étais à Paris, il y a deux ans !
 C'est là qu'on s'amuse !... » Et il soupira de regret.

520 Nous devions dîner ce jour-là à Puygarrig, chez les parents de
 la future ; nous montâmes en calèche, et nous nous rendîmes au
 château, éloigné d'Ille d'environ une lieue et demie. Je fus
 présenté et accueilli comme l'ami de la famille. Je ne parlerai pas
 du dîner ni de la conversation qui s'ensuivit, et à laquelle je pris
 525 peu de part. M. Alphonse, placé à côté de sa future, lui disait un
 mot à l'oreille tous les quarts d'heure. Pour elle, elle ne levait guère
 les yeux, et, chaque fois que son prétendu lui parlait, elle rougissait

avec modestie, mais lui répondait sans embarras.

Mlle de Puygarrig avait dix-huit ans, sa taille souple et délicate
 530 contrastait avec les formes osseuses de son robuste fiancé. Elle
 était non seulement belle, mais séduisante. J'admirais le naturel parfait
 de toutes ses réponses ; et son air de bonté, qui pourtant n'était pas exempt
 d'une légère teinte de malice, me rappela, malgré moi, la Vénus de
 535 mon hôte. Dans cette comparaison que je fis en moi-même, je me
 demandais si la supériorité de beauté qu'il fallait bien accorder à la
 statue ne tenait pas, en grande partie, à son expression de tigresse ;
 car l'énergie, même dans les mauvaises passions, excite toujours en nous
 un étonnement et une espèce d'admiration involontaire.

« Quel dommage, me dis-je en quittant Puygarrig, qu'une si aimable
 540 personne soit riche, et que sa dot la fasse rechercher par un homme
 indigne d'elle ! »

En revenant à Ille, et ne sachant trop que dire à Mme de Peyrehorade, à
 qui je croyais convenable d'adresser quelquefois la parole :

« Vous êtes bien esprits forts en Roussillon ! m'écriai-je ; comment,
 545 madame, vous faites un mariage un vendredi ! A Paris, nous aurions
 plus de superstition ; personne n'oserait prendre femme un tel jour.

– Mon Dieu ! ne m'en parlez pas, me dit-elle, si cela n'avait
 dépendu que de moi, certes on eût choisi un autre jour. Mais
 Peyrehorade l'a voulu, et il a fallu lui céder. Cela me fait de la
 550 peine pourtant. S'il arrivait quelque malheur ? Il faut bien qu'il y ait
 une raison car enfin pourquoi tout le monde a-t-il peur du vendredi ?

– Vendredi ! s'écria son mari, c'est le jour de Vénus ! Bon jour
 pour un mariage ! Vous le voyez, mon cher collègue, je ne pense
 qu'à ma Vénus. D'honneur ! c'est à cause d'elle que j'ai choisi le
 555 vendredi. Demain, si vous voulez, avant la noce, nous lui ferons un
 petit sacrifice, nous sacrifierons deux palombes, et, si je savais où

trouver, de l'encens...

– Fi donc, Peyrehorade ! interrompit sa femme scandalisée au
 dernier point. Encenser une idole ! Ce serait une abomination ! Que dirait-
 560 on de nous dans le pays ?

– Au moins, dit M. de Peyrehorade, tu me permettras de lui mettre
 sur la tête une couronne de roses et de lis

Manibus date lilia plenis'.

Vous le voyez, monsieur, la charte est un vain mot. Nous n'avons pas la
 565 liberté des cultes ! »

Les arrangements du lendemain furent réglés de la manière
 suivante. Tout le monde devait être prêt et en toilette à dix heures
 précises. Le chocolat pris, on se rendrait en voiture à Puygarrig. Le
 mariage civil devait se faire à la mairie du village, et la cérémonie
 570 religieuse dans la chapelle du château. Viendrait ensuite un
 déjeuner. Après le déjeuner on passerait le temps comme l'on pour-
 rait jusqu'à sept heures. A sept heures, on retournerait à Ille, chez M.
 de Peyrehorade, où devaient souper les deux familles réunies. Le reste
 s'ensuit naturellement. Ne pouvant danser, on avait voulu manger le plus
 575 possible.

Dès huit heures, j'étais assis devant la Vénus, un crayon à la main,
 recommençant pour la vingtième fois la tête de la statue, sans pouvoir
 parvenir à en saisir l'expression. M. de Peyrehorade allait et venait
 autour de moi, me donnait des conseils, me répétait ses étymologies
 580 phéniciennes ; puis disposait des roses du Bengale sur le piédestal de
 la statue, et d'un ton tragi-comique lui adressait des vœux pour le
 couple qui allait vivre sous son toit. Vers neuf heures il rentra pour
 songer à sa toilette, et en même temps parut M. Alphonse, bien serré
 dans un habit neuf, en gants blancs, souliers vernis, boutons ciselés,
 585 une rose à la boutonnière.

« Vous ferez le portrait de ma femme ? me dit-il en se penchant sur mon dessin. Elle est jolie aussi. »

En ce moment commençait, sur le jeu de paume dont j'ai parlé, une partie qui, sur-le-champ, attira l'attention de M. Alphonse. Et moi, fatigué, et désespérant de rendre cette diabolique figure, je quittai bientôt mon dessin pour regarder les joueurs. Il y avait parmi eux quelques muletiers espagnols arrivés de la veille. C'étaient des Aragonais et des Navarrois, presque tous d'une adresse merveilleuse. Aussi les Illois, bien qu'encouragés par la présence et les conseils de M. Alphonse, furent-ils assez promptement battus par ces nouveaux champions. Les spectateurs nationaux étaient consternés. M. Alphonse regarda sa montre. Il n'était encore que neuf heures et demie. Sa mère n'était pas coiffée. Il n'hésita plus : il ôta son habit, demanda une veste, et défia les Espagnols. Je le regardais faire en souriant, et un peu surpris.

« Il faut soutenir l'honneur du pays », dit-il.

Alors je le trouvai vraiment beau. Il était passionné. Sa toilette, qui l'occupait si fort tout à l'heure, n'était plus rien pour lui. Quelques minutes avant, il eût craint de tourner la tête de peur de déranger sa cravate. Maintenant il ne pensait plus à ses cheveux frisés ni à son jabot si bien plissé. Et sa fiancée ?... Ma foi, si cela eût été nécessaire, il aurait, je crois, fait ajourner le mariage. Je le vis chausser à la hâte une paire de sandales, retrousser ses manches, et, d'un air assuré, se mettre à la tête du parti vaincu, comme César ralliant ses soldats à Dyrrachium. Je sautai la haie, et me plaçai commodément à l'ombre d'un micocoulier, de façon à bien voir les deux camps.

Contre l'attente générale, M. Alphonse manqua la première balle ; il est vrai qu'elle vint rasant la terre et lancée avec une force surprenante par un Aragonais qui paraissait être le chef des Espagnols.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, sec et nerveux, haut

de six pieds, et sa peau olivâtre avait une teinte presque aussi foncée que le bronze de la Vénus.

M. Alphonse jeta sa raquette à terre avec fureur.

« C'est cette maudite bague, s'écria-t-il, qui me serre le doigt et me fait manquer une balle sûre ! »

Il ôta, non sans peine, sa bague de diamants : je m'approchais pour la recevoir ; mais il me prévint, courut à la Vénus, lui passa la bague au doigt annulaire, et reprit son poste à la tête des Illois.

Il était pâle, mais calme et résolu. Dès lors il ne fit plus une seule faute, et les Espagnols furent battus complètement. Ce fut un beau spectacle que l'enthousiasme des spectateurs : les uns poussaient mille cris de joie en jetant leurs bonnets en l'air ; d'autres lui serraient les mains, l'appelant l'honneur du pays. S'il eût repoussé une invasion, je doute qu'il eût reçu des félicitations plus vives et plus sincères. Le chagrin des vaincus ajoutait encore à l'éclat de sa victoire.

« Nous ferons d'autres parties, mon brave, dit-il à l'Aragonais d'un ton de supériorité ; mais je vous rendrai des points. »

J'aurais désiré que M. Alphonse fût plus modeste, et je fus presque peiné de l'humiliation de son rival.

Le géant espagnol ressentit profondément cette insulte. Je le vis pâlir sous sa peau basanée. Il regardait d'un air morne sa raquette en serrant les dents ; puis, d'une voix étouffée, il dit tout bas : *Me lo pagaràs'*.

La voix de M. de Peyrehorade troubla le triomphe de son fils : mon hôte, fort étonné de ne point le trouver présidant aux apprêts de la calèche neuve, le fut bien plus encore en le voyant tout en sueur la raquette à la main. M. Alphonse courut à la maison, se lava la figure et les mains, remit son habit neuf et ses souliers vernis, et cinq minutes après nous étions au grand trot sur la route de Puygarrig. Tous les joueurs de paume de la ville et grand nombre de spectateurs nous suivirent avec des cris de joie. A peine les chevaux vigoureux qui

645 nous traînaient pouvaient-ils maintenir leur avance sur ces intrépides Catalans.

Nous étions à Puygarrig, et le cortège allait se mettre en marche pour la mairie, lorsque M. Alphonse, se frappant le front, me dit tout bas :

650 « Quelle brioche ! J'ai oublié la bague ! Elle est au doigt de la Vénus, que le diable puisse emporter ! Ne le dites pas à ma mère au moins. Peut-être qu'elle ne s'apercevra de rien.

— Vous pourriez envoyer quelqu'un, lui dis-je.

- Bah ! mon domestique est resté à Ille, ceux-ci, je ne m'y fie
655 guère. Douze cents francs de diamants ! cela pourrait en tenter plus d'un. D'ailleurs que penserait-on ici de ma distraction ? Ils se moqueraient trop de moi. Ils m'appelleraient le mari de la statue... Pourvu qu'on ne me la vole pas ! Heureusement que l'idole fait peur à mes coquins. Ils n'osent l'approcher à longueur de bras. Bah !
660 ce n'est rien ; j'ai une autre bague. »

Les deux cérémonies civile et religieuse s'accomplirent avec la pompe convenable ; et Mlle de Puygarrig reçut l'anneau d'une modiste de Paris, sans se douter que son fiancé lui faisait le sacrifice
665 d'un gage amoureux. Puis on se mit à table, où l'on but, mangea, chanta même, le tout fort longuement. Je souffrais pour la mariée de la grosse joie qui éclatait autour d'elle : pourtant elle faisait meilleure contenance que je ne l'aurais espéré, et son embarras n'était ni de la gaucherie ni de l'affectation.

Peut-être le courage vient-il avec les situations difficiles.

670 Le déjeuner terminé quand il plut à Dieu, il était quatre heures, les hommes allèrent se promener dans le parc, qui était magnifique, ou regardèrent danser sur la pelouse du château les paysannes de Puygarrig, parées de leurs habits de fête. De la sorte, nous employâmes quelques heures. Cependant les femmes étaient fort pressées autour de la

675 mariée, qui leur faisait admirer sa corbeille. Puis elle changea de toilette, et je remarquai qu'elle couvrit ses beaux cheveux d'un bonnet et d'un chapeau à plumes, car les femmes n'ont rien de plus pressé que de prendre, aussitôt qu'elles le peuvent, les parures que l'usage leur défend de porter quand elles sont encore demoiselles.

680 Il était près de huit heures quand on se disposa à partir pour Ille. Mais d'abord eut lieu une scène pathétique. La tante de Mlle de Puygarrig, qui lui servait de mère, femme très âgée et fort dévote, ne devait point aller avec nous à la ville. Au départ elle fit à sa nièce un sermon touchant sur ses devoirs d'épouse, duquel sermon résulta un torrent de larmes et
685 des embrassements sans fin. M. de Peyrehorade comparait cette séparation à l'enlèvement des Sabines. Nous partîmes pourtant, et, pendant la route, chacun s'évertua pour distraire la mariée et la faire rire ; mais ce fut en vain.

A Ille, le souper nous attendait, et quel souper ! Si la grosse joie
690 du matin m'avait choqué, je le fus bien davantage des équivoques et des plaisanteries dont le marié et la mariée surtout furent l'objet. Le marié, qui avait disparu un instant avant de se mettre à table, était pâle et d'un sérieux de glace. Il buvait à chaque instant du vieux vin de Collioure presque aussi fort que de l'eau-de-vie. J'étais à côté de lui,
695 et me crus obligé de l'avertir :

Prenez garde ! on dit que le vin... »

Je ne sais quelle sottise je lui dis pour me mettre à l'unisson des convives.

Il me poussa le genou, et très bas il me dit :

700 « Quand on se lèvera de table..., que je puisse vous dire deux mots. » Son ton solennel me surprit. Je le regardai plus attentivement, et je remarquai l'étrange altération de ses traits. « Vous sentez-vous indisposé ? lui demandai-je. - Non. »

Et il se remit à boire.

705 Cependant, au milieu des cris et des battements de mains, un
 enfant de onze ans, qui s'était glissé sous la table, montrait aux
 assistants un joli ruban blanc et rose qu'il venait de détacher de la
 cheville de la mariée. On appelle cela sa jarretière. Elle fut aussitôt
 coupée par morceaux et distribuée aux jeunes gens, qui en ornèrent leur
 710 boutonnrière, suivant un antique usage qui se conserve encore dans
 quelques familles patriarcales. Ce fut pour la mariée une occasion de
 rougir jusqu'au blanc des yeux... Mais son trouble fut au comble lorsque
 M. de Peyrehorade, ayant réclamé le silence, lui chanta quelques vers
 catalans, impromptu, disait-il. En voici le sens, si je l'ai bien compris
 715 :

« Qu'est-ce donc, mes amis ? le vin que j'ai bu me fait-il voir double ? Il
 y a deux Vénus ici... »

Le marié tourna brusquement la tête d'un air effaré, qui fit rire tout le
 monde.

720 « Oui, poursuivit M. de Peyrehorade, il y a deux Vénus sous mon
 toit. L'une, je l'ai trouvée dans la terre comme une truffe ; l'autre,
 descendue des cieux, vient de nous partager sa ceinture. »

Il voulait dire sa jarretière.

« Mon fils, choisis de la Vénus romaine ou de la catalane celle que tu
 725 préfères. Le maraud prend la catalane, et sa part est la meilleure. La
 romaine est noire, la catalane est blanche. La romaine est froide, la
 catalane enflamme tout ce qui l'approche. »

Cette chute excita un tel hurra, des applaudissements si bruyants et
 des rires si sonores, que je crus que le plafond allait nous tomber sur
 730 la tête. Autour de la table il n'y avait que trois visages sérieux, ceux
 des mariés et le mien. J'avais un grand mal de tête : et puis, je ne
 sais pourquoi, un mariage m'attriste toujours. Celui-là, en outre,
 me dégoûtait un peu.

Les derniers couplets ayant été chantés par l'adjoint du maire, et ils
 735 étaient fort lestes, je dois le dire, on passa dans le salon pour jouir
 du départ de la mariée, qui devait être bientôt conduite à sa
 chambre, car il était près de minuit.

M. Alphonse me tira dans l'embrasure d'une fenêtre, et me dit en
 détournant les yeux :

740 « Vous allez vous moquer de moi... Mais je ne sais ce que j'ai...
 je suis ensorcelé ! le diable m'emporte ! » La première pensée qui me
 vint fut qu'il se croyait menacé de quelque malheur du genre de ceux dont
 parlent Montaigne et Mme de Sévigné :

« Tout l'empire amoureux est plein d'histoires tragiques, etc. »

745 Je croyais que ces sortes d'accidents n'arrivaient qu'aux gens d'esprit, me
 dis-je à moi-même.

« Vous avez trop bu de vin de Collioure, mon cher monsieur
 Alphonse, lui dis-je. Je vous avais prévenu.

– Oui, peut-être. Mais c'est quelque chose de bien plus terrible. »

750 Il avait la voix entrecoupée. Je le crus tout à fait ivre. « Vous savez
 bien, mon anneau ? poursuivit-il après un silence.

– Eh bien, on l'a pris ?

– Non.

– En ce cas, vous l'avez ?

755 – Non... je... je ne puis l'ôter du doigt de cette diable de Vénus.

– Bon ! vous n'avez pas tiré assez fort.

– Si fait... Mais la Vénus... elle a serré le doigt. » Il me regardait
 fixement d'un air hagard, s'appuyant à l'espagnolette pour ne pas tomber.

« Quel conte ! lui dis-je. Vous avez trop enfoncé l'anneau.

760 Demain vous l'aurez avec des tenailles. Mais prenez garde de gâter la
 statue.

– Non, vous dis-je. Le doigt de la Vénus est retiré, replié ;
 elle serre la main, m'entendez-vous ?... C'est ma femme,

apparemment, puisque je lui ai donné mon anneau... Elle ne veut
765 plus le rendre. »

J'éprouvai un frisson subit, et j'eus un instant la chair de poule.
Puis, un grand soupir qu'il fit m'envoya une bouffée de vin, et toute
émotion disparut.

Le misérable, pensai-je, est complètement ivre.

770 « Vous êtes antiquaire, monsieur, ajouta le marié d'un ton lamentable,
vous connaissez ces statues-là... il y a peut-être quelque ressort, quelque
diablerie, que je ne connais point... Si vous alliez voir ?

– Volontiers, dis-je. Venez avec moi.

– Non, j'aime mieux que vous y alliez seul. »

775 Je sortis du salon.

Le temps avait changé pendant le souper, et la pluie commençait à
tomber avec force. J'allais demander un parapluie, lorsqu'une
réflexion m'arrêta. « Je serais un bien grand sot, me dis-je, d'aller
vérifier ce que m'a dit un homme ivre ! Peut-être, d'ailleurs, a-t-il
780 voulu me faire quelque méchante plaisanterie pour apprêter à rire à ces
honnêtes provinciaux ; et le moins qu'il puisse m'en arriver c'est
d'être trempé jusqu'aux os et d'attraper un bon rhume. »

De la porte je jetai un coup d'oeil sur la statue ruisselante d'eau,
et je montai dans ma chambre sans rentrer dans le salon. Je me
785 couchai ; mais le sommeil fut long à venir. Toutes les scènes de la
journée se représentaient à mon esprit. Je pensais à cette jeune fille si
belle et si pure abandonnée à un ivrogne brutal. Quelle odieuse chose, me
disais-je, qu'un mariage de convenance ! Un maire revêt une écharpe
tricolore, un curé une étole, et voilà la plus honnête fine du monde
790 livrée au Minotaure ! Deux êtres qui ne s'aiment pas, que peuvent-ils se
dire dans un pareil moment, que deux amants achèteraient au prix de
leur existence ? Une femme peut-elle jamais aimer un homme qu'elle

aura vu grossier une fois ? Les premières impressions ne s'effacent
pas, et, j'en suis sûr, ce M. Alphonse méritera bien d'être haï...

795 Durant mon monologue, que j'abrège beaucoup, j'avais entendu force
allées et venues dans la maison, les portes s'ouvrir et se fermer, des
voitures partir ; puis il me semblait avoir entendu sur l'escalier les pas
légers de plusieurs femmes se dirigeant vers l'extrémité du corridor
opposée à ma chambre. C'était probablement le cortège de la mariée qu'on
800 menait au lit. Ensuite on avait redescendu l'escalier. La porte de Mme de
Peyrehorade s'était fermée. Que cette pauvre fille, me dis-je, doit être
troublée et mal à son aise ! Je me tournais dans mon lit de
mauvaise humeur. Un garçon joue un sot rôle dans une maison où
s'accomplit un mariage.

805 Le silence régnait depuis quelque temps lorsqu'il fut troublé par
des pas lourds qui montaient l'escalier. Les marches de bois
craquèrent fortement.

« Quel butor ! m'écriai-je. Je parie qu'il va tomber dans l'escalier. »

Tout redevint tranquille. Je pris un livre pour changer le cours de
810 mes idées. C'était une statistique du département, ornée d'un mémoire
de M. de Peyrehorade sur les monuments druidiques de l'arrondissement
de Prades. Je m'assoupis à la troisième page.

Je dormis mal et me réveillai plusieurs fois. Il pouvait être cinq
heures du matin, et j'étais éveillé depuis plus de vingt minutes, lorsque
815 le coq chanta. Le jour allait se lever. Alors j'entendis distinctement les
mêmes pas lourds, le même craquement de l'escalier que j'avais
entendus avant de m'endormir. Cela me parut singulier. J'essayai, en
bâillant, de deviner pourquoi M. Alphonse se levait si matin. Je
n'imaginai rien de vraisemblable. J'allais refermer les yeux lorsque
820 mon attention fut de nouveau excitée par des trépignements étranges
auxquels se mêlèrent bientôt le tintement des sonnettes et le bruit de
portes qui s'ouvraient avec fracas, puis je distinguai des cris confus.

« Mon ivrogne aura mis le feu quelque part ! » pensais-je en sautant à bas de mon lit.

825 Je m'habillai rapidement et j'entrai dans le corridor. De l'extrémité opposée partaient des cris et des lamentations, et une voix déchirante dominait toutes les autres : « Mon fils ! mon fils ! » Il était évident qu'un malheur était arrivé à M. Alphonse. Je courus à la chambre nuptiale : elle était, pleine de monde. Le premier spectacle qui frappa
830 ma vue fut le jeune homme à demi vêtu, étendu en travers sur le lit dont le bois était brisé. Il était livide, sans mouvement. Sa mère pleurait et criait à côté de lui. M. de Peyrehorade s'agitait, lui frottait les tempes avec de l'eau de Cologne, on lui mettait des sels sous le nez. Hélas ! depuis longtemps son fils était mort. Sur un canapé, à
835 l'autre bout de la chambre, était la mariée, en proie à d'horribles convulsions. Elle poussait des cris inarticulés, et deux robustes servantes avaient toutes les peines du monde à la contenir.

« Mon Dieu ! m'écriai-je, qu'est-il donc arrivé ? »

Je m'approchai du lit et soulevai le corps du malheureux jeune homme ;
840 il était déjà raide et froid. Ses dents serrées et sa figure noircie exprimaient les plus affreuses angoisses. Il paraissait assez que sa mort avait été violente et son agonie terrible. Nulle trace de sang cependant sur ses habits. J'écartai sa chemise et vis sur sa poitrine une empreinte livide qui se prolongeait sur les côtes et le dos. On eût
845 dit qu'il avait été étreint dans un cercle de fer. Mon pied posa sur quelque chose de dur qui se trouvait sur le tapis ; je me baissai et vis la bague de diamants.

J'entraînai M. de Peyrehorade et sa femme dans leur chambre ; puis j'y fis porter la mariée.

850 « Vous avez encore une fille, leur dis-je, vous lui devez vos soins. » Alors je les laissai seuls.

Il ne me paraissait pas douteux que M. Alphonse n'eût été victime d'un assassinat dont les auteurs avaient trouvé moyen de s'introduire la nuit dans la chambre de la mariée. Ces meurtrissures à la poitrine,
855 leur direction circulaire m'embarrassaient beaucoup pourtant, car un bâton ou une barre de fer n'aurait pu les produire. Tout d'un coup, je me souvins d'avoir entendu dire qu'à Valence des braves se servaient de longs sacs de cuir remplis de sable fin pour assommer les gens dont on leur avait payé
860 la mort. Aussitôt, je me rappelai le muletier aragonais et sa menace ; toutefois, j'osais à peine penser qu'il eût tiré une si terrible vengeance d'une plaisanterie légère.

J'allais dans la maison, cherchant partout des traces d'effraction, et n'en trouvant nulle part. Je descendis dans le jardin pour voir si les
865 assassins avaient pu s'introduire de ce côté ; mais je ne trouvai aucun indice certain. La pluie de la veille avait d'ailleurs tellement détrempé le sol, qu'il n'aurait pu garder d'empreinte bien nette. J'observai pourtant quelques pas profondément imprimés dans la terre ; il y en avait dans deux directions contraires, mais sur une même ligne,
870 partant de l'angle de la haie contiguë au jeu de paume et aboutissant à la porte de la maison. Ce pouvaient être les pas de M. Alphonse lorsqu'il était allé chercher son anneau au doigt de la statue. D'un autre côté, la haie, en cet endroit, étant moins fourrée qu'ailleurs, ce devait être sur ce point que les meurtriers l'auraient franchie. Passant
875 et repassant devant la statue, je m'arrêtai un instant pour la considérer. Cette fois, je l'avouerai, je ne pus contempler sans effroi son expression de méchanceté ironique ; et, la tête toute pleine des scènes horribles dont je venais d'être le témoin, il me sembla voir une divinité infernale applaudissant au malheur qui frappait cette maison.

880 Je regagnai ma chambre et j'y restai jusqu'à midi. Alors je sortis et demandai des nouvelles de mes hôtes. Ils étaient un peu plus

calmes. Mlle de Puygarrig, je devrais dire la veuve de M. Alphonse, avait repris connaissance. Elle avait même parlé au procureur du roi de Perpignan, alors en tournée à Ille, et ce magistrat avait reçu sa
885 déposition. Il me demanda la mienne. Je lui dis ce que je savais, et ne lui cachai pas mes soupçons contre le muletier aragonais. Il ordonna qu'il fût arrêté sur-le-champ.

« Avez-vous appris quelque chose de Mme Alphonse ?

demandai-je au procureur du roi, lorsque ma déposition fut écrite et
890 signée.

– Cette malheureuse jeune femme est devenue folle, me dit-il en souriant tristement. Folle ! tout à fait folle. Voici ce qu'elle conte :

– Elle était couchée, dit-elle, depuis quelques minutes, les rideaux tirés, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit, et quelqu'un entra.
895 Alors Mme Alphonse était dans la ruelle du lit, la figure tournée vers la muraille. Elle ne fit pas un mouvement, persuadée que c'était son mari. Au bout d'un instant, le lit cria comme s'il était chargé d'un poids énorme. Elle eut grand-peur, mais n'osa pas tourner la tête. Cinq minutes, dix minutes peut-être... elle ne peut se rendre compte du
900 temps, se passèrent de la sorte. Puis elle fit un mouvement involontaire, ou bien la personne qui était dans le lit en fit un, et elle sentit le contact de quelque chose de froid comme la glace, ce sont ses expressions. Elle s'enfonça dans la ruelle, tremblant de tous ses membres. Peu après, la porte s'ouvrit une seconde fois, et quelqu'un
905 entra, qui dit : « Bonsoir, ma petite femme. » Bientôt après, on tira les rideaux. Elle entendit un cri étouffé. La personne qui était dans le lit, à côté d'elle, se leva sur son séant et parut étendre les bras en avant. Elle tourna la tête alors... et vit, dit-elle, son mari à genoux auprès du lit, la tête à la hauteur de l'oreiller, entre les bras d'une
910 espèce de géant verdâtre qui l'étreignait avec force. Elle dit, et m'a répété vingt fois, pauvre femme !... elle dit qu'elle a reconnu...

devinez-vous ? La Vénus de bronze, la statue de M. de Peyrehorade... Depuis qu'elle est dans le pays, tout le monde en rêve. Mais je reprends le récit de la malheureuse folle. A ce spectacle,
915 elle perdit connaissance, et probablement depuis quelques instants elle avait perdu la raison. Elle ne peut en aucune façon dire combien de temps elle demeura évanouie. Revenue à elle, elle revit le fantôme, ou la statue, comme elle dit toujours, immobile, les jambes et le bas du corps dans le lit, le buste et les bras étendus en avant, et entre ses
920 bras son mari, sans mouvement. Un coq chanta. Alors la statue sortit du lit, laissa tomber le cadavre et sortit. Mme Alphonse se pendit à la sonnette, et vous savez le reste. »

On amena l'Espagnol ; il était calme, et se défendit avec beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit. Du reste, il ne nia pas le propos
925 que j'avais entendu, mais il l'expliquait, prétendant qu'il n'avait voulu dire autre chose, sinon que le lendemain, reposé qu'il serait, il aurait gagné une partie de paume à son vainqueur. Je me rappelle qu'il ajouta :

« Un Aragonais, lorsqu'il est outragé, n'attend pas au lendemain pour se venger. Si j'avais cru que M. Alphonse eût voulu m'insulter, je lui
930 aurais sur-le-champ donné de mon couteau dans le ventre. »

On compara ses souliers avec les empreintes de pas dans le jardin ; ses souliers étaient beaucoup plus grands.

Enfin l'hôtelier chez qui cet homme était logé assura qu'il avait
935 passé toute la nuit à froter et à médicamenter un de ses mulets qui était malade.

D'ailleurs cet Aragonais était un homme bien famé, fort connu dans le pays, où il venait tous les ans pour son commerce. On le relâcha donc en lui faisant des excuses.

J'oubliais la déposition d'un domestique qui le dernier avait vu M.
940 Alphonse vivant. C'était au moment qu'il allait monter chez sa femme,

et, appelant cet homme, il lui demanda d'un air d'inquiétude s'il savait où j'étais. Le domestique répondit qu'il ne m'avait point vu. Alors M. Alphonse fit un soupir et resta plus d'une minute sans parler, puis il dit :

945 *Allons ! le diable l'aura emporté aussi !*

Je demandai à cet homme si M. Alphonse avait sa bague de diamants lorsqu'il lui parla. Le domestique hésita pour répondre ; enfin, il dit qu'il ne le croyait pas, qu'il n'y avait fait au reste aucune attention.

« S'il avait eu cette bague au doigt, ajouta-t-il en se reprenant, je
950 l'aurais sans doute remarquée, car je croyais qu'il l'avait donnée à Mme Alphonse. »

En questionnant cet homme, je ressentais un peu de la terreur superstitieuse que la déposition de Mme Alphonse avait répandue dans toute la maison. Le procureur du roi me regarda en souriant, et je
955 me gardai bien d'insister.

Quelques heures après les funérailles de M. Alphonse, je me disposai à quitter Ille. La voiture de M. de Peyrehorade devait me conduire à Perpignan. Malgré son état de faiblesse, le pauvre vieillard voulut m'accompagner jusqu'à la porte de son jardin. Nous le
960 traversâmes en silence, lui se traînant à peine, appuyé sur mon bras. Au moment de nous séparer, je jetai un dernier regard sur la Vénus. Je prévoyais bien que mon hôte, quoiqu'il ne partageât point les terreurs et les haines qu'elle inspirait à une partie de sa famille, voudrait se défaire d'un objet qui lui rappellerait sans cesse un
965 malheur affreux. Mon intention était de l'engager à la placer dans un musée. J'hésitais pour entrer en matière, quand M. de Peyrehorade tourna machinalement la tête du côté où il me voyait regarder fixement. Il aperçut la statue et aussitôt fondit en larmes. Je l'embrassai, et, sans oser lui dire un seul mot, je montai dans la voiture.

970 Depuis mon départ je n'ai point appris que quelque jour nouveau soit

venu éclairer cette mystérieuse catastrophe.

M. de Peyrehorade mourut quelques mois après son fils. Par son testament il m'a légué ses manuscrits, que je publierai peut-être un jour. Je n'y ai point trouvé le mémoire relatif aux inscriptions de
975 la Vénus.

*P.-S. Mon ami M. de P. vient de m'écrire de Perpignan que la statue n'existe plus. Après la mort de son mari, le premier soin de Mme de Peyrehorade fut de la faire fondre en cloche, et sous cette nouvelle forme elle sert à l'église d'Ille. Mais, ajoute M. de P., il semble qu'un
980 mauvais sort poursuive ceux qui possèdent ce bronze. Depuis que cette cloche sonne à Ille, les vignes ont gelé deux fois.*



Quand la peur nous gagne... ..

► Lisez attentivement le texte ci-dessous.

« Malgré moi, un grand frisson me courut entre les épaules. Cette vision de l'animal dans ce lieu, à cette heure, au milieu de ces gens éperdus, était effrayante à voir.

Alors, pendant une heure, le chien hurla sans bouger ; il hurla comme dans l'angoisse d'un rêve ; et la peur, l'épouvantable peur entraînait en moi ; la peur de quoi ? Le sais-je ? C'était la peur voilà tout.

Nous restions immobiles, *livides*, dans l'attente d'un évènement affreux, l'oreille tendue, le cœur battant, bouleversés au moindre bruit. Et le chien se mit à tourner autour de la pièce, en sentant les murs et gémissant toujours. Cette bête nous rendait fous ! Alors, le paysan qui m'avait amené se jeta sur elle, dans une sorte de *paroxysme* de terreur furieuse, et ouvrant une porte donnant sur une petite cour, jeta l'animal dehors. »

Guy de MAUPASSANT, La peur, in Le Horla et six contes fantastiques, éd. Hachette, coll. Bibliio-collège, 2000 Paris.

1. Soulignez dans le texte, les mots qui expriment la peur.

2. Connaissez-vous d'autres termes exprimant la peur ? Citez-les.

.....
.....
.....

► Savez-vous comment l'on appelle l'ensemble des termes qui se rapportent à une même notion ?

Le récit fantastique : synthèse (3).

b. Le champ lexical

On appellel'ensemble desqui, dans un texte, se rapportent à une même notion.

Cette notion peut consister en un objet (l'eau, la nourriture, ...), une activité (le travail, la cuisine, le sport, ...), une perception (la vue, l'ouïe, ...), une sensation (le froid, le vertige,...) un sentiment (la peur, la joie, ...) une idée (la beauté, la liberté, ...)

Les mots qui constituent un champ lexical peuvent appartenir à différentes classes grammaticales

<i>Lampadaire</i> →	}	<i>champ lexical de la lumière</i>
<i>Clair</i> →		
<i>Illuminer</i> →		

Un mot peut faire partie de plusieurs champs lexicaux, selon son sens et le contexte où il se trouve. « *Glace* » peut participer au champ lexical du froid, de l'eau ou de la nourriture selon le texte où il se trouve.

c. Les thèmes.

Comme vous l'avez remarqué, les fantastiqueurs abordent divers thèmes dans leurs œuvres. Reprenons ici ceux que nous avons rencontré au fil de la séquence selon ce modèle : - Auteur, Titre : thème

-
-
-
-

La liste est longue, aussi, nous ne les avons pas tous abordés. Voici d'autres thèmes abordés par ceux que certains appellent les *fantastiqueurs*.

- | | |
|---|---|
| <ul style="list-style-type: none"> - Les vampires. - La métamorphose d'un homme en animal. - Les altérations du temps. | <ul style="list-style-type: none"> - La rue, la maison ou la ville qui n'existe pas. - Les malédictions ancestrales. - ... |
|---|---|

Exercices

1. Voici des synonymes du mot *peur*. Lesquels expriment un degré très élevé de peur ? Entourez ou soulignez-les dans la liste suivante.

Angoisse – appréhension – effroi – épouvante – frayeur – inquiétude – terreur.

2. Dans le texte suivant, quels sont les sentiments du héros, Frédéric ? Quelles en sont les manifestations physiques ?

Frédéric Maldar se sent poursuivi par un être invisible.

Un rêve pénible l'éveilla ; il entendit son cœur qui battait avec une extrême précipitation. Une sueur abondante couvrait sa poitrine et son cou, un effroi vague l'angoissait. Il regarda avidement vers la fenêtre où s'épandait¹ la traîne d'argent de la lune. Un frôlement léger..., une forme pâle... [...] :

5 – Qui va là ? cria-t-il d'une voix ensemble² forte et brisée.

Les coups de marteau du cœur devenaient intolérables... Quoique sa main tremblât comme une ramille³ dans le vent, il réussit à ouvrir le tiroir de la table de nuit et à saisir le pistolet automatique... Dans ce moment, l'être mystérieux – le même, Frédéric en était sûr, que l'autre nuit – décrochait une arme de la panoplie⁴ et tendait le bras... [...]

10 *Tous les deux tirent ; l'inconnu s'effondre.*

Maldar tourna le commutateur : aucune lumière ne jaillit... Alors, un accablement immense le saisit, tellement qu'il crut qu'il allait s'évanouir ; mais il se domina. [...]

15 Péniblement, Frédéric mit pied à terre, puis le pistolet au poing droit, le bougeoir dans la main gauche, il s'avança... Avant qu'il eût dépassé le lit, il vit l'autre... et, se penchant, dardant la bougie, il poussa une faible plainte, l'épouvante le paralysa.

20 L'homme étendu là, vêtu d'une simple chemise, était, sauf une pâleur indescriptible, une pâleur de brouillard, étrangement, fantômalement, à l'image de Frédéric.

✎ Rosny Aîné, *L'Assassin surnaturel* (1924), D.R.

1. s'étendait

2. en même temps

3. extrémité d'un rameau, petite branche

4. collection d'armes

3. Soulignez dans cet extrait tous les mots appartenant au champ lexical de la peur et les phrases qui expriment les sensations du narrateur.

Une grande femme vêtue de blanc me regardait, debout derrière le fauteuil où j'étais assis une seconde plus tôt.

Une telle secousse me courut dans les membres que je faillis m'abattre à la renverse ! Oh ! personne ne peut comprendre, à moins de les avoir ressenties, ces épouvantables et stupides terreurs. L'âme se fond ; on ne sent plus son cœur ; le corps entier devient mou comme une éponge, on dirait que tout l'intérieur de nous s'écroule.

Je ne crois pas aux fantômes, eh bien ! J'ai défailli sous la hideuse peur des mots, et j'ai souffert, oh ! J'ai souffert en quelques instants plus qu'en tout le reste de ma vie, dans l'angoisse irrésistible des épouvantes surnaturelles.

Guy de MAUPASSANT, *L'Apparition*

4. Effectuez un tri dans ce champ lexical...classez les mots selon leur nature :

- les noms:

- les verbes:

- les adjectifs qualificatifs :

5. Complétez ce texte lacunaire en utilisant des mots se rapportant à la peur et à l'étrange

Hal regarda par dessus son épaule. Le lac était agité de vagues Il était maintenant d'unbleu ourlé de blanc. Dans le ciel, unese précipitait vers la barque ; il y avait dans sa forme quelque chose de, de si terriblementque Hal leva les yeux et qu'un s'étrangla dans sa gorge

S. King, *Le Singe*.

6. Quel est le champ lexical dominant dans cet extrait ? Relevez les mots ou expressions qui se rapportent à cette notion. Il s'agit d'un sens qui est particulièrement suscité !

Donc je faisais semblant d'écrire, pour le tromper car il m'épiait lui aussi ; et soudain, je sentis, je fus certain qu'il lisait par-dessus mon épaule, qu'il était là, frôlant mon oreille.

Je me dressai, les mains tendues, en me tournant si vite que je faillis tomber. Eh ! bien ?... On y voyait comme en plein jour, et je ne me vis pas dans la glace !... Elle était vide claire, profonde, pleine de lumière ! Mon image n'était pas dedans... et j'étais en face, moi ! Je voyais le grand verre limpide du haut en bas. Et je regardais cela avec des yeux affolés ; et je n'osais plus avancer, je n'osais plus faire un mouvement, sentant bien pourtant qu'il était là, mais qu'il m'échapperait encore, lui dont le corps imperceptible avait dévoré mon reflet.

Guy de MAUPASSANT, *Le Horla*

→ *Champ lexical dominant* :

7. Relevez dans cet extrait les différents champs lexicaux présents, dont celui de la peur. Il s'agit encore de sens. Utilisez différentes couleurs pour entourer les mots de chaque champ lexical et précisez à quel sens ils se rapportent.

Malgré moi, un grand frisson me courut entre les épaules. Cette vision de l'animal dans ce lieu, à cette heure, au milieu de ces gens éperdus, était effrayante à voir.

Alors, pendant une heure, le chien hurla sans bouger ; il hurla comme dans l'angoisse d'un rêve ; et la peur, l'épouvantable peur entraînait en moi ; la peur de quoi ? Le sais-je ? C'était la peur voilà tout.

Nous restions immobiles, livides, dans l'attente d'un événement affreux, l'oreille tendue, le cœur battant, bouleversés au moindre bruit. Et le chien se mit à tourner autour de la pièce, en sentant les murs et gémissant toujours. Cette bête nous rendait fous ! Alors, le paysan qui m'avait amené se jeta sur elle, dans une sorte de paroxysme¹ de terreur furieuse, et ouvrant une porte donnant sur une petite cour, jeta l'animal dehors.

Guy de MAUPASSANT, *Le Horla*

→ *Champ lexical dominant* :

- Vous rencontrez un fantôme et curieux, vous transgressez l'interdit et décidez de le toucher...vous découvrez sa texture. Ecrivez un court récit de cette rencontre en veillant à développer le champ lexical du toucher, à exprimer ce que vous ressentez à son contact.

- L'auteur de la nouvelle qui suit n'a pas insisté sur le sentiment de peur qui aurait pu gagner le personnage témoin du phénomène fantastique. Réécrivez le texte en imaginant que la peur s'installe chez le personnage et qu'elle s'intensifie au fil du récit.

« Les Traces »

Jacques Sternberg

Ce matin, j'ai quitté mon appartement. Je n'y reviendrai plus jamais, personne ne pourrait plus y revenir après cette nuit.

5 Cela se passa en effet cette nuit.

Il devait être deux heures du matin quand j'entendis des pas, ou plutôt le pas d'un seul homme, assez confus d'abord, martelant lentement, lourdement, les
10 pavés, plus précis ensuite. Un instant d'arrêt devant la grille du jardin qui virevolta au ralenti sur elle-même et le pas se fit de nouveau sonore, nettement découpé, faisant crisser le gravier du
15 sentier.

Alors il y avait eu le fracas de cette fenêtre brisée, celle de ma chambre, et le pas à travers la pièce toujours très lent, régulier, méthodique, traversant la pièce
20 dans toute sa longueur sans marquer un

seul temps d'arrêt ou d'hésitation.

Je ne vis rien, je ne tentai pas de regarder, mais j'écoutai, j'entendis... L'homme avait dû se diriger de la
25 fenêtre vers la porte, il l'avait ouverte, il l'avait refermée.

Je n'entendis plus rien après ce geste.

Je me levai, j'allumai.

La fenêtre était éventrée, la porte
30 refermée.

Et l'homme avait dû marcher à travers des terrains boueux car ses empreintes étaient très nettes, étrangement bien marquées.

35 Mais toutes ces empreintes s'étaient régulières, normalement écartées les unes des autres, en plein plafond, rien qu'au plafond, allant de la fenêtre vers la porte de sortie...

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

La valeur des temps dans le récit...

► Relisez la nouvelle ci-dessous.

La boule

J'étais assis à mon bureau, dans ma chambre et, à contre cœur, je faisais mes devoirs. La porte de ma chambre était entrouverte et laissait filer un courant d'air qui me faisait
5 frissonner. Je travaillais néanmoins très consciencieusement. J'appliquais les couleurs à cette maudite carte de géographie. Rien dans ma vie d'étudiant ne mérite qu'on s'y attarde, et rien non plus n'aurait pu laisser présager ma triste fin.

10 Je luttai contre la fatigue due à l'ennui lorsqu'il se passa un incident tout à fait insignifiant, insignifiant mais qui, je ne sais pourquoi, glaça l'atmosphère. Je crus apercevoir une chose assez semblable à une pelote de laine
15 sombre, molle et d'aspect filandreux, rouler sous ma chaise de bureau, furtivement, et étrangement presque peureusement. Rouler n'est pas exactement le terme, plutôt, elle semblait à la fois voler et bondir...un événement inexplicable,
20 bizarre. Je clignai des yeux, les écarquillai, elle était bien là, sous moi, juste là.

Je me penchai pour regarder dessous la chaise, amusé, intrigué par l'absence de pesanteur de cette boule noire singulière.

25 Cette petite chose, je crois, se mit en mouvement, une vibration plutôt et je ne pus résister à la caresser. Je crus percevoir un souffle

lent, comme une palpitation rythmée. Impossible ? Si ! J'avais la conviction que cette
30 petite chose était douée d'agilité et de ruse. Une odeur inconnue parvint alors à mes narines, un arôme qui n'était pas désagréable mais inhabituel. Peu à peu, je sentis mon corps tout entier picoter, comme si mille fourmis me
35 chatouillaient. Et dans le même temps, je vis sur ma main des lambeaux grisonnants, tels des voiles, tandis que d'autres s'enroulaient autour de mes bras. Ils montaient davantage que je tentais de m'extraire à l'emprise de la boule.

40 Je sortis alors de mon émerveillement et je constatai sa colère. J'avais désormais l'inquiétude d'une fin tragique. Et quand je me rendis compte qu'elle avait pris possession de mon corps, que je n'étais plus à présent qu'un cocon noir et gluant,
45 mon angoisse se transforma en terreur. Mes membres glacés se paralysaient et j'étais impuissant face à mon drame. Je pleurais sans mots dire tant mon épouvante me pétrifiait.

C'en était fini, je pensai à la mort. Mais ce
50 qui m'attendait était bien pire : je rétrécis littéralement au milieu de ce cocon abominable, pour en devenir le cœur battant, le noyau vivant. Et au moment où la porte s'ouvrit - papa venait m'appeler pour souper - je bondis furtivement
55 sous la chaise...

1. Délimitez dans le texte, les étapes du récit fantastique.**2. Relevez maintenant les verbes dans l'introduction et l'avertissement. Quel est le temps dominant dans chacune de ces parties ?****3. Que provoque ce changement de temps ?**

Les temps du récit : synthèse

a) La valeur des temps.

- L'indicatif imparfait est le temps de la dans un récit au passé. Il exprime des actions durables, ainsi que des actions, répétées.
- L'indicatif passé simple est utilisé uniquement dans une narration au passé pour des actions dans le temps, des actions uniques, ponctuelles, qui font le récit. C'est le temps de la au passé.

b) Terminaisons des verbes conjugués à l'indicatif imparfait et passé simple.

Autrefois, souvent, hier...

		V ger	V cer
je	_____ais	je _____geais	je _____çais
tu	_____ais	tu _____geais	tu _____çais
il elle on	_____ait	il _____geait	il _____çait
nous	_____ions	ils _____geaient	ils _____çaient
vous	_____iez		
ils elles	_____aient		

		V ier	ex: pli er
			nous pli ions
			vous pli iez

Hier, tout à coup...

	-er	-ir, -oir, -re		-enir, -venir
je	_____ai	_____is	_____us	_____ins
tu	_____as	_____is	_____us	_____ins
il	_____a	_____it	_____ut	_____int
nous	_____âmes	_____îmes	_____ûmes	_____îmes
vous	_____âtes	_____îtes	_____ûtes	_____îtes
ils	_____èrent	_____irent	_____urent	_____irent

Exercices

1. Conjuguez les verbes entre parenthèses à l'indicatif imparfait.

« Le bruit se (faire) de plus en plus fort, et je (trembler) de tous mes membres. D'où (venir) donc ces cliquetis ? Je (repenser)aux recommandations que m'avait fait le propriétaire « *N'ouvrez pas la porte du fond, ou gare à vous !* » (Avoir)- il donc raison ? N' (être)- il donc pas un pauvre fou ?

Tout petit déjà, je (passer) mon temps à braver les interdits, et ce soir encore j' (aller) peut-être le payer . *clic – clic – clic* Plus près, toujours plus près. Ces bruits se (rapprocher) de moi lentement, très lentement, mais je les (entendre) très nettement à présent ! »

2. Conjuguez les verbes entre parenthèses à l'indicatif passé simple.

« La porte (s'ouvrir) et je (voir) devant moi trois femmes au teint pâle. Elles me (regarder) fixement un court instant, avec un rictus au bout des lèvres. La première (s'approcher) et (tendre) la main vers moi. Je ne (pouvoir) retenir un cri strident qui (déchirer)la nuit. Elle (avoir) un mouvement de recul, mais aussitôt, la deuxième (prendre) le relais : elle se (jeter) sur moi et ... »

3. Lisez l'extrait ci-dessous et corrigez lorsque les verbes sont mal conjugués. Pour ce faire recopiez sous le texte le verbe correctement conjugué précédé de son sujet. Ensuite, justifiez oralement votre correction.

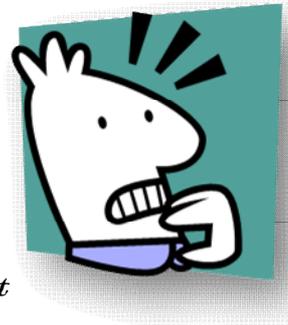
« Or, une nuit, trois mois après le crime, j'avais un affreux cauchemar. Il me semblait que je vis la main, l'horrible main, courir comme un scorpion ou comme une araignée le long de mes rideaux et de mes murs. Trois fois, je me réveillais, trois fois je me rendormais, trois fois je revoyais le hideux débris galoper autour de ma chambre en remuant les doigts comme des pattes »

« *La main* » G. de MAUPASSANT, éd Hachette, coll. Biblio Collège, p.73, 2000, Paris.

4. Conjuguez les verbes suivants au temps qui convient. (Indicatif imparfait ou passé simple).

« [J' (être) couché depuis plus de trois heures quand tout (commencer)] Il (devoir) être deux heures du matin, quand j' (entendre) des pas, ou plutôt le pas d'un seul homme, assez confus d'abord, martelant lentement, lourdement les pavés, plus précis ensuite. Un instant d'arrêt devant la grille du jardin qui (virevolter) au ralenti sur elle-même et le pas se (faire) de nouveau sonore, légèrement découpé. Faisant crisser le gravier du sentier. [C'est alors qu'il y (avoir)] le fracas de cette fenêtre brisée, celle de ma chambre, [où je (dormir) paisiblement jusqu'à cet incident]. Je ne (voir) rien, je ne (tenter) pas de regarder, mais j' (écouter), j' (entendre) »

La semaine dernière, vos parents vous ont laissés seuls à la maison pour le week-end. Vous en avez profité pour inviter un ami à venir passer la soirée à vos côtés. Vous vous étiez installés dans le salon pour regarder un film, mais après quelques minutes une coupure d'électricité plonge le quartier dans l'obscurité. Bien vite des bruits étranges se sont fait entendre, ils provenaient de ...



- **Racontez, en une quinzaine de lignes, cette effrayante soirée. Vous commencerez votre récit dès l'arrivée de votre ami, vous relaterez la panne de courant et préciserez les bruits que vous avez entendus. Vous arrêterez votre récit au moment où vous alliez découvrir ce qui provoquait ces bruits étranges.**

Vous êtes maintenant capable d'exprimer le trouble, la peur en développant les champs lexicaux appropriés, et nous venons d'étudier l'utilisation des temps dans le récit. Vous veillerez donc à mobiliser vos connaissances afin de rendre ce récit le plus attrayant possible ...

Decrire pour susciter la peur... ...

► Lisez la nouvelle suivante et répondez aux questions qui suivent.

« Le locataire »

Jacques STERNBERG

Je venais de visiter le rez-de-chaussée, je passai au premier.

La demeure me paraissait fort belle, inquiétante toutefois avec ses pièces
5 peintes à la chaux, toutes si hautes de plafond, désertes, abandonnées depuis des années certainement.

C'est en arrivant au premier étage que l'inquiétude tourna au malaise.

10 Je m'arrêtai au seuil de cette chambre particulièrement vaste, je vis la cheminée, la glace, le parquet et les murs nus... Une chambre vide, comme toutes les autres, mais sur la cheminée deux
15 candélabres montaient la garde avec des gestes qui semblaient mimer une singulière détresse.

J'avançai vers cette cheminée, je vis mon visage avancer dans le grand miroir,
20 soudain mes traits parurent s'effondrer. Je m'arrêtai.

Dans ce miroir, il y avait le reflet des deux candélabres, le reflet des quatre murs, de toute la pièce comme elle existait
25 réellement, mais il y avait autre chose...

Au centre de la pièce reflétée dans le miroir il y avait un homme qui était assis sur une chaise de bois, les mains jointes.

Il semblait attendre, il ne bougeait
30 pas, mais il vivait, car il dut m'entendre, alors il se redressa légèrement et, sans aucune expression, il me dévisagea.

1. Relevez dans le texte les passages où les lieux sont décrits.
2. Dans quel(s) partie(s) du texte ces descriptions sont-elles les plus présentes ?
3. D'après-vous, pourquoi ?
4. Quelle autre fonction pourrait occuper la description dans un récit fantastique ?

Dans ce cas, que s'attacherait-on à décrire ?

► Lisez l'extrait ci-dessous et répondez ensuite aux questions qui suivent. :

Un vent froid soufflait de la plaine. Le bois était ténébreux, sans aucun froissement de feuilles, sans aucune de ces vagues et fraîches lueurs de l'été. De grands branchages s'y dressaient affreusement. Des buissons chétifs et difformes sifflaient dans les clairières. Les hautes herbes fourmillaient sous la bise comme des anguilles. Les ronces se tordaient comme de longs bras armés de griffes cherchant à prendre des proies ; quelques bruyères sèches, chassées par le vent, passaient rapidement et avaient l'air de s'enfuir avec épouvante devant quelque chose qui arrivait. De tous les côtés, il y avait des étendues lugubres [...]

Nul ne marche seul la nuit dans la forêt sans tremblement. Ombres et arbres, deux épaisseurs redoutables [...] On a peur et envie de regarder derrière soi. [...] Sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, Cosette se sentait saisie par cette énormité noire de la nature. Ce n'était plus seulement la terreur qui la gagnait, c'était quelque chose de plus terrible même que la terreur. Elle frissonnait. Les expressions manquent pour dire ce qu'avait d'étrange ce frisson qui la glaçait [...].

D'après V. HUGO Les misérables

Où se déroule l'action ?	
Quelle est l'ambiance qui règne dans ce lieu ?	
Relève quelques mots ou expressions qui le précisent.	

1. A quelles classes grammaticales appartiennent les mots qui donnent l'ambiance de cette description ?

2. Comment accorde-t-on ces mots ? Pouvez-vous expliquer la règle ?

L'accord de l'adjectif : synthèse

I. L'accord en genre.

Règle générale :

Pour former le féminin de la plupart des noms d'êtres animés et des adjectifs, on ajoute un « » à la fin de la forme

Dans le **groupe nominal**, le nom donne son au déterminant et à l'adjectif

Dét. Adj. Nom Dét. Nom adj.
Mon meilleur ami m'a raconté **cette histoire étonnante**

II. L'accord en nombre

Règle générale :

On forme habituellement le pluriel des noms et des adjectifs, on ajoute un « » au mot

Dans le **groupe nominal**, le nom donne son au déterminant et à l'adjectif

Dét. . nom adj. Dét. Nom adj.
Il restait **quelques raisins** verts dans **une assiette ébréchée**

Cas particuliers :

1. L'adjectif se rapporte à deux ou plusieurs noms.

Dans ce cas, l'adjectif se met au pluriel. Si ces deux noms sont de genres différents, c'est le qui l'emporte.

Le voisin et son frère sont terrifiés à l'idée de passer la nuit seuls au château.
Le salon, la cuisine et la chambre à coucher, très vieux devront être rénovés.

2. Lorsque deux noms sont unis par une préposition (de, en, etc)

Dans ce cas il suffit de réfléchir au sens pour savoir avec quel nom accorder l'adjectif.

Dans le coin de la pièce, gisait un amas de têtes décapitées.
(Ce sont les têtes qui sont décapitées et non l'amas)

Dans le coin de la pièce gisait un amas de tête très encombrant.
(C'est l'amas qui est encombrant, pas les têtes)

L'accord de l'adjectif de couleur : synthèse

I. L'adjectif simple.

L'adjectif de couleur simple s'accorde en genre et en nombre avec le nom auquel il se rapporte.

Ex. : Le teint blanc → la peau blanche → les yeux blancs.

➤ Cas particuliers.

Les noms de choses, d'objets, utilisés comme adjectifs de couleur

Un marron → des marrons

Des yeux marron x

Mais

Une orange → des oranges

Des lèvres orange x

➔ Exceptions : mauve, fauve, rose, pourpre, écarlate, châtain.

II. L'adjectif composé.

L'adjectif composé ne s'accorde pas : il est

Ex. : un couloir bleu x foncé x → une bouche bleu x foncé x → des ongles bleu x foncé x.

Un œil gris souris → une peau gris x souris → des dents gris x souris.



Exercices

► Accordez correctement les adjectifs dans le texte suivant.

« J'étais enfermé depuis quinze minutes déjà, et je n'avais cessé de tambouriner à la porte, espérant que le concierge ou un autre habitant de l'immeuble m'entendrait et viendrait m'ouvrir. J'abandonnai, fatigué, me résolvant à attendre que le concierge vienne chercher son journal, le lendemain matin. Je m'assis donc, dos à la porte, fixant les coins de cette
5 sombre cave. Tout était (noir) et je distinguais à peine ce qui m'entourait. Balayant la pièce du regard, à la recherche de quelque élément susceptible d'améliorer mon confort pour cette nuit difficile qui m'attendait, je fus attiré vers un coin un peu plus reculé de la cave. Il me sembla voir quelque chose bouger, une chose (blanc) et presque (transparent) Curieux, je m'approchai. Plus j'avançais, plus la
10 couleur se nuançait. Du (blanc) , cette « chose » passait à une teinte (gris+clair) puis revenait à une couleur plus translucide. A mi-chemin je m'arrêtai, frappé de stupeur. Je crus voir, ou plutôt je vis, au milieu de cette tache (coloré) , deux (petit) points, (luisant) et (orange) semblables à des yeux. Je fis encore deux pas, sur le côté cette fois : les deux
15 points me suivirent. Aucun doute ! il s'agissait bien d'yeux. Et ils me fixaient, ne perdaient rien de mes mouvements. Alors, cette chose s'approcha. Et un peu en-dessous de ses (minuscule) yeux (orange+vif)... j'aperçu deux (fin) traits (rose) qu'une horrible langue (rouge) venait lécher. La créature s'approchait encore, je distinguais à présent ses
20 (long) dents (jaune) et (pointu) Je me mis à reculer, et bientôt je me heurtai le dos contre le mur. C'en était fini ! J'étais pris au piège ! Elle continuait de s'avancer, la bouche grande ouverte

Lorsque Mr. Sallinger descendit prendre son journal le lendemain matin, il ne remarqua pas tout de suite, les trainées (rouge+foncé) qui s'étaient
25 écoulées par-dessous la porte de la cave de l'immeuble... »

► Dans les phrases suivantes, soulignez les adjectifs et précisez à quel(s) nom(s) ils se rapportent.

1. Une présence surnaturelle hante la demeure des Harrison.
2. Une jeune morte réapparaît dans un château gardé par un étrange jardinier.
3. La vieille femme s'approcha de moi et essaya de m'attraper.
4. Les anciennes maisons font toujours d'étranges bruits.
5. Il était veuf. Toutes ses épouses étaient décédées dans d'étranges circonstances.
6. Des cris déchirants se firent soudain entendre.
7. La pièce était obscure et inquiétante.
8. Pendant un bref instant, j'ai cru que tout était terminé, mais les hurlements de la bête me ramenèrent à la pénible réalité.
9. Le calme fut de courte durée, en moins de deux minutes, la créature se remit à ma poursuite !
10. « Oh ! personne ne peut comprendre, à moins de les avoir ressenties, ces épouvantables et stupides terreurs. » *Maupassant in « Apparition »*

► Dans les phrases suivantes, accordez correctement les adjectifs et précisez à quel(s) nom(s) ils se rapportent.

1. La sorcière et son fils, (centenaire), allaient connaître une mort (douloureux)
2. J'avançais, pénétrant dans cette forêt (ténébreux) où les ombres et les bruits étaient (inquiétant)
3. Je savais que cette nuit (sanglant) resterait gravée à jamais dans ma mémoire.
4. Sans cesse ces images (terrifiant) de visages et de mains (ensanglanté) me revenaient à l'esprit.
5. Un bruit, un cliquetis, (infime) mais terriblement (précis) se fit entendre.

Des atmosphères et des lieux inquiétants ...

- 1. Dans les textes suivants, précisez le(s) lieu(x) décrit(s) et relevez les termes utilisés dans la description pour rendre le lieu/l'atmosphère inquiétant(e).**

1. Une heure déserte de la nuit. La rue est vide comme on ne peut l'imaginer. Les rails, sous la froide lumière électrique, luisent sournoisement. [...] Obéissant à une injonction intérieure, je m'engageai dans l'escalier sombre qui conduisait par palier à la rue en contrebas, comme à un quai perdu, au bord d'un fleuve noir. Pas de fleuve, mais un pavé luisant, comme si toutes les eaux grasses de la ville y avaient glissé avant de couler à l'égout.

Thomas OWEN « *Nocturne* » in « *Contes à l'encre de la nuit* », ed. Labor.

2. Je fus long à m'endormir. Très long. J'entendis plusieurs fois sonner les heures à l'église toute proche, dont le clocher avait l'air de se pencher à ma fenêtre, ou bien souffler péniblement un petit train très loin dans la campagne, ou encore grincer des chaînes dans une écurie dont la porte était restée ouverte.

Entre ces bruits, le silence dans la grande maison déserte se faisait toujours plus oppressant. Il bourdonnait même parfois à mes oreilles de façon terrible et inquiétante me faisant accueillir comme une véritable libération le moindre bruit qui renouait pour moi le contact avec le monde extérieur.

Cet étouffement dans le silence et ce coup haletant de ma respiration au moindre craquement se succédèrent pendant fort longtemps.

Thomas OWEN « *Dans la maison vide* » in « *Contes à l'encre de la nuit* », ed. Labor.

- 2. Entourez la proposition que vous utiliseriez pour créer une atmosphère inquiétante.**

Liste A : midi – par une belle après-midi de mai – à la nuit tombée – vers seize heures

Liste B : clair – sombre – lumineux – blanchâtre – rose – gris – déjàuni

Liste C : un doux soleil – une pluie fine et glacée – un brouillard oppressant

Liste D : un phare dressé à la pointe d'une île déserte – une maisonnette douillette – une vieille cabane abandonnée – les ruines d'une ancienne chapelle

- **Vous vous réveillez dans un endroit inconnu. Vous ne savez pas comment vous êtes arrivés là ni comment en repartir. Cet endroit vous inquiète. Décrivez-le !**

Des personnages effrayants ...

- Lisez le texte suivant et répondez aux questions qui suivent.

Et dans cette pénombre, je distinguai quelque chose d'imprécis qui bougeait autour de mon lit. Je me rendis bientôt compte qu'il s'agissait d'un animal noir comme du charbon, pareil à un monstrueux chat. Il me parut avoir près d'un mètre cinquante de long, car il avait la dimension de la carpette sur laquelle il passa.

✍ Joseph Sheridan Le Fanu, *Carmilla* (1871)

1. Relevez les indications données sur cet être surnaturel. (Soulignez-les dans le texte)
2. Quel procédé le narrateur utilise-t-il pour décrire cette créature ?
3. Proposez des adjectifs qualificatifs et des pour décrire :

Ses oreilles, ses yeux, ses moustaches, ses pattes, ses griffes, son cou

Ex. : Griffes acérées comme des couteaux.

.....

.....

.....

.....

.....

.....

- Vous vous êtes endormis dans le train que vous preniez pour rentrer chez vous. Le contrôleur vous réveille à la gare terminus et vous demande de descendre. Vous vous exécutez, encore un peu endormi, et vous vous dirigez vers le hall de la gare pour téléphoner à vos parents. Le hall est vide, il fait sombre. Au fond du couloir vous apercevez une créature inconnue, étrange et/ou effrayante. Décrivez-la.

Hésiter entre deux explications.

► Lisez la nouvelle ci-dessous et répondez aux questions qui la suivent.

« La Peur. »

G. de MAUPASSANT

Deux hommes voyagent de nuit dans un train. Les deux voyageurs viennent à parler de la peur.

[...] Il répéta : « *On n'a vraiment peur*
5 *que de ce qu'on ne comprend pas.* »

Et tout à coup un souvenir me vint, le souvenir d'une histoire que me conta Marc, un voisin, lors d'un dîner entre amis. [...] Il nous raconta ceci :

10 Il chassait, étant jeune homme, dans une forêt de Russie. Il avait marché tout le jour et arriva, vers la fin de l'après-midi, sur le bord d'une calme rivière.

Elle coulait sous les arbres, dans les
15 arbres, pleine d'herbes flottantes, profonde, froide et claire.

Un besoin impérieux saisit le chasseur de se jeter dans cette eau transparente. Il se dévêtit et s'élança dans le courant. C'était un
20 très grand et très fort garçon, vigoureux et hardi nageur.

Il se laissait flotter doucement, l'âme tranquille, frôlé par les herbes et les racines, heureux de sentir contre sa chair le
25 glissement léger des lianes.

Tout à coup, une main se posa sur son épaule.

Il se tourna d'une secousse et il aperçut un être effroyable qui le regardait avidement.

30 Cela ressemblait à une femme ou à une guenon. Elle avait une figure énorme, plissée, grimaçante et qui riait. Deux choses innommables, deux mamelles sans doute, flottaient devant elle, et des cheveux
35 démesurés, mêlés, roussis par le soleil,

entouraient son visage et flottaient sur son dos.

Marc se sentit traversé par la peur hideuse, la peur glaciale des choses
40 surnaturelles.

Sans réfléchir, sans songer, sans comprendre, il se mit à nage éperdument vers la rive. Mais le monstre nageait plus vite encore et il lui touchait le cou, le dos, les
45 jambes, avec de petits ricanements de joie. Le jeune homme, fou d'épouvante, toucha la berge, enfin et s'élança de toute sa vitesse à travers le bois, sans même penser à retrouver ses habits et son fusil.

50 L'être effroyable le suivit, courant aussi vite que lui et grognant toujours.

Le fuyard à bout de forces et paralysé par la terreur, allait tomber quand un enfant qui gardait des chèvres accourut, armé d'un
55 fouet ; il se mit à frapper l'affreuse bête humaine, qui se sauva en poussant des cris de douleur. Et Marc la vit disparaître dans le feuillage, pareille à une femelle de gorille.

C'était une folle, qui vivait depuis plus de
60 trente ans dans ce bois, de la charité des bergers, et qui passait la moitié de ses jours à nager dans la rivière.

Mon voisin ajouta : « Je n'ai jamais eu si peur de ma vie, parce que je n'ai pas compris
65 ce que pouvait être ce monstre »

Mon compagnon, à qui j'avais dit cette aventure, reprit :

- Oui, on n'a peur que de ce qu'on ne
70 comprend pas. On n'éprouve vraiment l'affreuse convulsion de l'âme, qui s'appelle l'épouvante, que lorsque se mêle à la peur un

peu de la terreur superstitieuse des siècles
passés. Moi, j'ai ressenti cette épouvante
75 dans toute son horreur, et cela pour une
chose si simple, si bête, que j'ose à peine la
dire.

Je voyageais en Bretagne, tout seul, à
pied. [...] et j'allais de Penmarch à Pont-
80 l'Abbé (= 11km), de nuit. [...]

J'avais dîné dans un cabaret de pêcheurs,
et je marchais maintenant sur la route droite,
[...]. Il faisait très noir.

De temps en temps, une grosse pierre,
85 pareille à un fantôme debout, semblait me
regarder passer, et peu à peu entraînait en moi
une appréhension vague ; de quoi ? Je n'en
savais rien. Il est des soirs où l'on se croit
frôlé par des esprits, où l'âme frissonne sans
90 raison, où le cœur bat sous la crainte confuse
de ce quelque chose d'invisible [...].

Elle me semblait longue, cette route,
longue et vide interminablement.

Aucun bruit que le ronflement des flots,
95 là-bas, derrière moi, et parfois ce bruit
monotone et menaçant semblait tout près, si
près, que je les croyais sur mes talons,
courant par la plaine avec leur fond d'écume,
et que j'avais envie de me sauver de fuir à
100 toutes jambes devant eux.

Le vent, un vent bas soufflant par rafales,
faisait siffler les ajoncs autour de moi. Et
bien que j'allasse très vite, j'avais froid dans
les bras et dans les jambes : un vilain froid
105 d'angoisse.

Oh ! comme j'aurais voulu rencontrer
quelqu'un !

Il faisait si noir que je distinguais à peine
la route, maintenant.

110 Et tout à coup j'entendis devant moi, très
loin, un roulement. Je pensai : « Tiens, une
voiture. » Puis je n'entendis plus rien.

Au bout d'une minute, je perçus
distinctement le même bruit, plus proche.

115 Je ne voyais aucune lumière, cependant ;
mais je me dis : « Ils n'ont pas de lanterne.
Quoi d'étonnant dans ce pays de sauvage »

Le bruit s'arrêta encore, puis reprit. Il
était trop grêle pour que ce fût une charrette ;
120 et je n'entendais point d'ailleurs le trot du
cheval, ce qui m'étonnait, car la nuit était
calme.

Je cherchais : « Qu'est-ce que cela ? »

Il approchait vite, très vite ! Certes, je
125 n'entendais rien qu'une roue – aucun
battement de fers ou de pieds, rien. Qu'était-
ce que cela ?

Il était tout près, tout près ; je me jetai
dans un fossé par un mouvement de peur
instinctive, et je vis passer contre moi une
130 brouette, qui courait... toute seule...

Mon cœur se mit à bondir si violemment
que je 'affaissai sur l'herbe et j'écoutais le
roulement de la roue qui s'en allait vers la
135 mer. Et je n'osai plus me lever, ni marcher,
ni faire un mouvement ; car si elle était
revenue, si elle m'avait poursuivi, je serais
mort de terreur.

Je fus longtemps à me remettre, bien
140 longtemps ! Et je fis le reste du chemin avec
une telle angoisse dans l'âme que le moindre
bruit me coupait l'haleine.

Est-ce bête dites ? Mais quelle peur ! En y
réfléchissant, plus tard, j'ai compris : un
145 enfant, nu pieds, la menait sans doute, cette
brouette ; et moi, j'ai cherché la tête d'un
homme à la hauteur ordinaire !

Comprenez-vous cela ... quand on a déjà
dans l'esprit un frisson de surnaturel...une
150 brouette qui court...toute seule...

Quelle peur !



Questions	Récit n° 1	Récit n°2
1. De quoi le héros a-t-il peur ?		
2. Pourquoi cesse-t-il d'avoir peur ?		
3. Quelle différence faites-vous entre la fin de ces deux récits, et ceux lus précédemment ?		
Récits précédents	Les deux derniers récits	
	<p>⇒ On dit de ces explications, qu'elles sont (<i>adj. de « raison »</i>)</p>	

Exercices

1. Reprenez la nouvelle « Un Jardin dans l'île d'Arran ». Comment se termine cette histoire ?

.....

2. Comment le narrateur explique-t-il les évènements surnaturels auxquels le héros assiste ?

.....
.....
.....

3. A la fin de la nouvelle « Le Tableau » de Jean Ray, qu'arrive-t-il à Gryde ?

.....

4. Quelle est l'explication sous-entendue ?

.....
.....
.....

5. Trouvez une explication rationnelle à sa mort.

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

Le traitement du temps.

► Lisez la nouvelle « Le veston ensorcelé » de Tino Buzzati, et répondez aux questions qui suivent.

1. A quelle ligne se termine le récit de la soirée ? Que raconte le narrateur immédiatement après ? Ces deux moments ont-ils pu se suivre de cette manière ?

4. Pour chacun des faits suivants, donnez le nombre de lignes qui lui sont consacrées (durée de la narration) et leur durée dans l'histoire.

Faits	Durée de la narration (nombre de lignes)	Durée de l'histoire (comptée en minutes, heures, mois...)
Dialogue avec l'homme élégamment vêtu		
La découverte du premier billet : de « Je restai interdit » à « peuvent arriver. »		
Ses forfaits : de « sans quitter » à « femmes merveilleuses »		

5. Le récit suit-il toujours l'ordre chronologique ?

« Le veston ensorcelé »

T. BUZZATI

Bien que j'apprécie l'élégance vestimentaire, je ne fais guère attention, habituellement, à la perfection plus ou moins grande avec laquelle sont coupés les complets de mes
5 semblables.

Un soir pourtant, lors d'une réception dans une maison de Milan, je fis la connaissance d'un homme qui paraissait avoir la quarantaine et qui resplendissait littéralement
10 à cause de la beauté linéaire, pure, absolue de son vêtement.

Je ne savais pas qui c'était, je le rencontrai pour la première fois et pendant la présentation, comme cela arrive toujours, il
15 m'avait été impossible d'en comprendre le nom. Mais à un certain moment de la soirée je me trouvai près de lui et nous commençâmes à bavarder. Il semblait être un homme poli et fort civil avec toutefois un
20 soupçon de tristesse. Avec une familiarité peut-être exagérée — si seulement Dieu m'en avait préservé! — je lui fis compliments pour son élégance ; et j'osai même lui demander qui était son tailleur.

25 L'homme eut un curieux petit sourire, comme s'il s'était attendu à cette question.

« Presque personne ne le connaît, dit-il, et pourtant c'est un grand maître. Mais il ne travaille que lorsque ça lui chante. Pour
30 quelques clients seulement.

— De sorte que moi... ?

— Oh! vous pouvez essayer, vous pouvez toujours. Il s'appelle Corticella, Alfonso Corticella, rue Ferrara au 17.

35 — Il doit être très cher, j'imagine.

— Je le pense, oui, mais à vrai dire je n'en sais rien. Ce costume, il me l'a fait il y a trois ans et il ne m'a pas encore envoyé sa note.

— Corticella? rue Ferrara, au 17, vous avez
40 dit?

— Exactement», répondit l'inconnu.

Et il me planta là pour se mêler à un autre groupe.

Au 17 de la rue Ferrara je trouvai une
45 maison comme tant d'autres, et le logis d'Alfonso Corticella ressemblait à celui des autres tailleurs. Il vint en personne m'ouvrir la porte. C'était un petit vieillard aux cheveux noirs qui étaient sûrement teints.

50 A ma grande surprise, il ne fit aucune difficulté. Au contraire il paraissait désireux de me voir devenir son client. Je lui expliquai comment j'avais eu son adresse, je louai sa coupe et lui demandai de me faire un
55 complet. Nous choisîmes un peigné gris puis il prit mes mesures et s'offrit de venir pour l'essayage, chez moi. Je lui demandai son prix. Cela ne pressait pas, me répondit-il, nous nous mettrions toujours d'accord. Quel
60 homme sympathique ! pensai-je tout d'abord. Et pourtant plus tard, comme je rentrai chez moi, je m'aperçus que le petit vieux m'avait produit un malaise (peut-être à cause de ses sourires trop insistants et trop doux).

65 En somme je n'avais aucune envie de le revoir. Mais désormais le complet était commandé. Et quelques vingt jours plus tard il était prêt.

Quand on me le livra, je l'essayai, pour
70 quelques secondes, devant mon miroir. C'était un chef-d'œuvre. Mais je ne sais trop pourquoi, peut-être à cause du souvenir du déplaisant petit vieux, je n'avais aucune envie de le porter. Et des semaines passèrent
75 avant que je me décide.

Ce jour-là, je m'en souviendrai toujours. C'était un mardi d'avril et il pleuvait. Quand j'eus passé mon complet — pantalon, gilet et veston — je constatai avec plaisir qu'il ne me
80 tirait pas et ne me gênait pas aux entournures comme le font toujours les vêtements neufs. Et pourtant il tombait à la

perfection.

Par habitude je ne mets rien dans la poche
85 droite de mon veston, mes papiers je les
place dans la poche gauche. Ce qui explique
pourquoi ce n'est que deux heures plus tard,
au bureau, en glissant par hasard ma main
dans la poche droite, que je m'aperçus qu'il y
90 avait un papier dedans. Peut-être la note du
tailleur? Non. C'était un billet de dix mille
lires.

Je restai interdit. Ce n'était certes pas moi
qui l'y avais mis. D'autre part il était absurde
95 de penser à une plaisanterie du tailleur
Corticella. Encore moins à un cadeau de ma
femme de ménage, la seule personne qui
avait eu l'occasion de s'approcher du complet
après le tailleur. Est-ce que ce serait un billet
100 de la Sainte Farce? Je le regardai à contre-
jour, je le comparai à d'autres. Plus
authentique que lui c'était impossible.

L'unique explication, une distraction de
Corticella. Peut-être qu'un client était venu
105 lui verser un acompte, à ce moment-là il
n'avait pas son portefeuille et, pour ne pas
laisser traîner le billet, il l'avait glissé dans
mon veston pendu à un cintre. Ce sont des
choses qui peuvent arriver.

110 J'écrasai la sonnette pour appeler ma
secrétaire. J'allais écrire un mot à Corticella
et lui restituer cet argent qu n'était pas à moi.
Mais, à ce moment, et je ne saurais en
expliquer la raison, je glissai de nouveau ma
115 main dans ma poche.

« *Qu'avez-vous, monsieur? Vous ne vous
sentez pas bien?* » me demanda la secrétaire
qui entra alors. J'avais dû pâlir comme la
mort. Dans la poche mes doigts avaient
120 rencontré les bords d'un morceau de papier
qui n'y était pas quelques instants avant.

« *Non, non, ce n'est rien*, dis-je, un léger
vertige. *Ça m'arrive parfois depuis quelque
temps. Sans doute un peu de fatigue. Vous
125 pouvez aller, mon petit, j'avais à vous dicter
une lettre mais nous le ferons plus tard.* »

Ce n'est qu'une fois la secrétaire sortie que

j'osai extirper la feuille de ma poche. C'était
un autre billet de dix mille liras. Alors, je fis
130 une troisième tentative. Et un troisième billet
sortit.

Mon cœur se mit à battre la chamade. J'eus
la sensation de me trouver entraîné, pour des
raisons mystérieuses, dans la ronde d'un
135 conte de fées comme ceux que l'on raconte
aux enfants et que personne ne croit vrais.

Sous le prétexte que je ne me sentais pas
bien, je quittai mon bureau et rentrai à la
maison. J'avais besoin de rester seul.
140 Heureusement la femme qui faisait mon
ménage était déjà partie. Je fermai les portes,
baissai les stores et commençai à extraire les
billets l'un après l'autre aussi vite que je le
pouvais, de la poche qui semblait
145 inépuisable.

Je travaillai avec une tension spasmodique
des nerfs dans la crainte de voir cesser d'un
moment à l'autre le miracle. J'aurais voulu
continuer toute la soirée, toute la nuit jusqu'à
150 accumuler des milliards. Mais à un certain
moment les forces me manquèrent.

Devant moi il y avait un tas impressionnant
de billets de banque. L'important maintenant
était de les dissimuler, pour que personne
155 n'en ait connaissance. Je vidai une vieille
malle pleine de tapis et, dans le fond, je
déposai par liasses les billets que je comptai
au fur et à mesure. Il y en avait largement
pour cinquante millions.

160 Quand je me réveillai le lendemain matin, la
femme de ménage était là, stupéfaite de me
trouver tout habillé sur mon lit. Je m'efforçai
de rire, en lui expliquant que la veille au soir
j'avais bu un verre de trop et que le sommeil
165 m'avait surpris à l'improviste.

Une nouvelle angoisse: la femme se
proposait pour m'aider à enlever mon veston
afin de lui donner au moins un coup de
brosse.

170 Je répondis que je devais sortir tout de suite
et que je n'avais pas le temps de me changer.
Et puis je me hâtai vers un magasin de

confection pour acheter un vêtement semblable au mien en tous points; je laisserai
175 le nouveau aux mains de ma femme de ménage ; le mien. celui qui ferait de moi en quelques jours un des hommes les plus puissants du monde, je le cacherais en lieu sûr.

180 Je ne comprenais pas si je vivais un rêve, si j'étais heureux ou si au contraire je suffoquais sous le poids d'une trop grande fatalité. En chemin, à travers mon imperméable, je palpais continuellement
185 l'endroit de la poche magique. Chaque fois je soupirais de soulagement. Sous l'étoffe le réconfortant froissement du papier-monnaie me répondait.

Mais une singulière coïncidence refroidit
190 mon délire joyeux. Sur les journaux du matin de gros titres; l'annonce d'un cambriolage survenu la veille occupait presque toute la première page. La camionnette blindée d'une banque qui, après avoir fait le tour des
195 succursales, allait transporter au siège central les versements de la journée, avait été arrêtée et dévalisée rue Palma-nova par quatre bandits. Comme les gens accouraient, un des gangsters, pour protéger sa fuite, s'était mis à
200 tirer. Un des passants avait été tué. Mais c'est surtout le montant du butin qui me frappa: exactement cinquante millions (comme les miens).

Pouvait-il exister un rapport entre ma
205 richesse soudaine et le hold-up de ces bandits survenu presque en même temps? Cela semblait ridicule de le penser. Et je ne suis pas superstitieux. Toutefois l'événement me laissa très perplexe.

210 *Plus on possède et plus on désire.* J'étais déjà riche, compte tenu de mes modestes habitudes. Mais le mirage d'une existence de luxe effréné m'éperonnait. Et le soir même je me remis au travail. Maintenant je procédais
215 avec plus de calme et les nerfs moins tendus. Cent trente-cinq autres millions s'ajoutèrent au trésor précédent.

Cette nuit-là je ne réussis pas à fermer l'œil. Était-ce le pressentiment d'un danger? Ou la
220 conscience tourmentée de l'homme qui obtient sans l'avoir méritée une fabuleuse fortune? Ou une espèce de remords confus? Aux premières heures de l'aube je sautai du lit, m'habillai et courus dehors en quête d'un
225 journal.

Comme je lisais, le souffle me manqua. Un terrible incendie provoqué par un dépôt de pétrole qui s'était enflammé avait presque complètement détruit un immeuble dans la
230 rue de San Cloro, en plein centre. Entre autres, les coffres d'une grande agence immobilière qui contenaient plus de cent trente millions en espèces avaient été détruits. Deux pompiers avaient trouvé la
235 mort en combattant le sinistre.

Dois-je maintenant énumérer un par un tous mes forfaits? Oui, parce que désormais je savais que l'argent que le veston me procurait venait du crime, du sang, du
240 désespoir, de la mort, venait de l'enfer. Mais insidieusement ma raison refusait railleusement d'admettre une quelconque responsabilité de ma part. Et alors la tentation revenait, et alors ma main — c'était
245 tellement facile — se glissait dans ma poche et mes doigts, avec une volupté soudaine, étreignaient les coins d'un billet toujours nouveau. L'argent, le divin argent!

Sans quitter mon ancien appartement (pour
250 ne pas attirer l'attention) je m'étais acheté en peu de temps une grande villa, je possédais une précieuse collection de tableaux, je circulais en automobile de luxe et, après avoir quitté mon emploi «pour raison de
255 santé », je voyageais et parcourais le monde en compagnie de femmes merveilleuses.

Je savais que chaque fois que je soutirais de l'argent de mon veston, il se produisait dans le monde quelque chose d'abject et de
260 douloureux. Mais c'était toujours une concordance vague, qui n'était pas étayée par des preuves logiques. En attendant, à chacun

de mes encaissements, ma conscience se dégradait, devenait de plus en plus vile. Et le
 265 tailleur? Je lui téléphonai pour lui demander sa note mais personne ne répondait. Via Ferrara on me dit qu'il avait émigré, il était à l'étranger, on ne savait pas où. Tout conspirait pour me démontrer que, sans le
 270 savoir, j'avais fait un pacte avec le démon.

Cela dura jusqu'au jour où dans l'immeuble que j'habitais depuis de longues années, on découvrit un matin une sexagénaire retraitée asphyxiée par le gaz ; elle s'était tuée parce
 275 qu'elle avait perdu les trente mille liras de sa pension qu'elle avait touchée la veille (et qui avaient fini dans mes mains).

Assez, assez! pour ne pas m'enfoncer dans l'abîme, je devais me débarrasser de mon
 280 veston. Mais non pas en le cédant à quelqu'un d'autre, parce que l'opprobre aurait continué (qui aurait pu résister à un tel attrait?). Il devenait indispensable de le détruire.

J'arrivai en voiture dans une vallée perdue des Alpes. Je laissai mon auto sur un terre-plein herbeux et je me dirigeai droit sur le bois. Il n'y avait pas âme qui vive. Après avoir dépassé le bourg, j'atteignis le gravier
 290 de la moraine. Là, entre deux gigantesques rochers, je tirai du sac tyrolien l'infâme veston, l'imbibai d'essence et y mis le feu. En quelques minutes il ne resta que des cendres. Mais à la dernière lueur des flammes,

295 derrière moi — à deux ou trois mètres aurait-on dit —, une voix humaine retentit: « Trop tard, trop tard! » Terrorisé je me retournai d'un mouvement brusque comme si un serpent m'avait piqué. Mais il n'y avait
 300 personne en vue. J'explorai tout alentour sautant d'une roche à l'autre, pour débusquer le maudit qui me jouait ce tour. Rien. Il n'y avait que des pierres.

Malgré l'épouvante que j'éprouvais, je
 305 redescendis dans la vallée, avec une sensation de soulagement. Libre finalement. Et riche, heureusement.

Mais sur le talus, ma voiture n'était plus là. Et lorsque je fus rentré en ville, ma
 310 somptueuse villa avait disparu; à sa place un pré inculte avec l'écrêteau «Terrain communal à vendre. » Et mes comptes en banque, je ne pus m'expliquer comment, étaient complètement épuisés.

315 Disparus de mes nombreux coffres-forts les gros paquets d'actions. Et de la poussière, rien que de la poussière, dans la vieille malle.

Désormais j'ai repris péniblement mon
 320 travail, je m'en tire à grand-peine, et ce qui est étrange, personne ne semble surpris par ma ruine subite.

Et je sais que ce n'est pas encore fini. Je sais qu'un jour la sonnette de la porte retentira,
 325 j'irai ouvrir et je trouverai devant moi ce tailleur de malheur, avec son sourire abject, pour l'ultime règlement de comptes.

Dino BUZZATI, *Le K*, Ed. Laffont, 1967, *Le Livre de Poche*.

Le traitement du temps : synthèse

I. L'ordre de la narration

Pour raconter, le narrateur peut respecter l'ordre chronologique, mais aussi le bouleverser. Pour ce faire, deux procédés s'offrent à lui :

- a) des retours en arrière signalés par des expressions (« quelques jours auparavant ») ou l'emploi du passé composé ou du plus-que-parfait.

Exemple : l'attaque de la banque.

- b) des anticipations signalées par des expressions (« plus tard », « par la suite ») et l'emploi du futur.

Exemple : le futur entretien avec le tailleur.

II. Le rythme de la narration

- 1) Pour accélérer le rythme, le narrateur peut utiliser :

- a. le sommaire : le narrateur résume les événements en quelques lignes.

Exemple : les forfaits dans le Veston.

- b. l'ellipse : certains événements, peu importants, ne sont pas racontés.

Exemple : le détail de ses journées.

- 2) pour le ralentir, il peut détailler les actions, insérer des descriptions, intervenir par des commentaires. Quand le temps de l'histoire est égal au temps passé à la lire, on parle de scène.

Exemple : les dialogues.